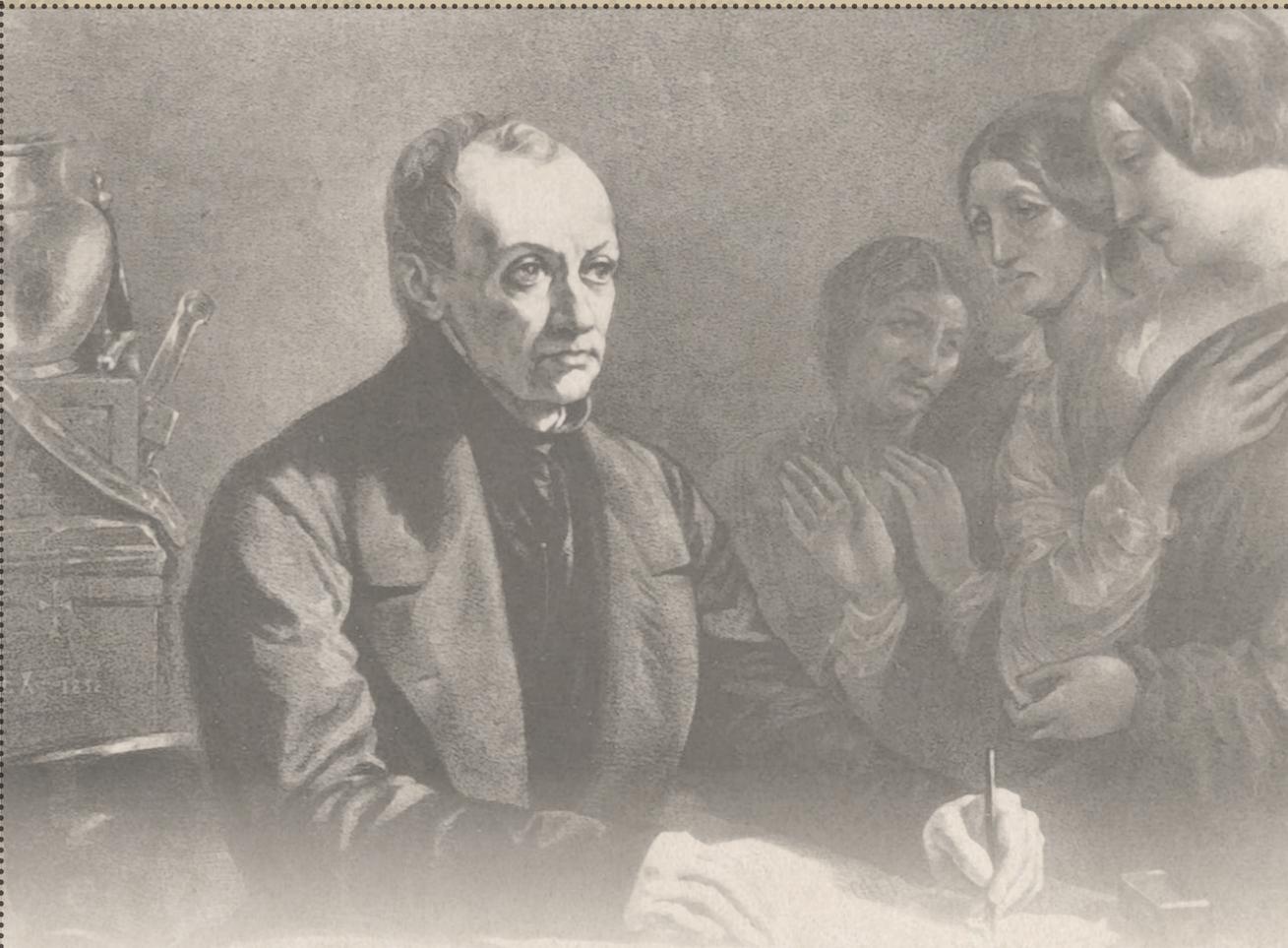


...telie et à l'Effort.
...gent exige nécessairement que l'Affaire
...assistance) de divers gouvernements occidentaux,
...sante de l'un quelconque d'entr'eux.
...nde entreprise sociale, j'invoque directement la
...que l'un quelconque, peuvent y concourir

Décembre 2013, n°13



La maison d'Auguste Comte

Bulletin d'information

sommaire

Articles

- Quelques textes méconnus sur Auguste Comte,
Salvador Dali et Claude Levi-Strauss P.4
- Maurice Ajam, député, ministre et positiviste
Bruno Gentil et David Labreure P.8
- Une conférence de Robert Fox :
L'œuvre inachevée d'Auguste Comte.
(21 mars 2013) P.14
- Le positivisme et la franc-maçonnerie
Annie Petit P.20
- Colloque de Strasbourg : la réception du positivisme
dans les pays de langue germanique
Laurent Fedi P.26
- Domenico Paone : Histoire, religion et science dans
les derniers écrits d'Ernest Renan
Dominico Paone P.29

Vie de l'Association

- Quelques mots du président - *Jean- François Braunstein* P.35
- Conférences et colloques 2013-2014 P.36
- Bourses de recherches et prix de thèse 2014 P.36
- Le Musée P.37
- La chapelle de l'Humanité P.39
- Actualité éditoriale 2013 P.40

Quelques textes méconnus sur Auguste Comte, Salvador Dali et Claude Levi-Strauss

Autographe de S.Dali-
(registre des visiteurs de la
Maison A.Comte)

Un grand merci à *Caroline Barbier de Reulle* qui nous a signalé l'existence de cet entretien et a pu authentifier la signature de Dali sur notre registre.

« Le RRRRRRRRRRRRRRock une invraisemblable interview entre Dali et moi »

Une interview de Salvador Dali au magazine *Rock and Folk* (1967).

En 1967, Dali expose ses théories sur les relations entre Auguste Comte, la chapelle et ... le rock and roll. Cette interview, recueillie par le photographe et journaliste Alain Dister, a été publiée pour la première fois dans le magazine *Rock & Folk* et a été rééditée dans le catalogue d'exposition «*El Discobol*» consacré à Dali dirigé par Jean Casagran en 2004 (éditions *Trabucaire*). On sait également que Dali a visité notre musée en 1969, comme en témoigne la présence de sa signature sur le registre des visiteurs...

R&F : Que représente pour vous la musique de rock and roll ?

DALÍ - Le rock and roll commence dans le temple-musée qui se trouve derrière le musée Carnavalet et qui s'appelle temple-musée Auguste Comte (né en 1798 et mort en 1855). C'est à ce moment-ci que commence le rock and roll. Vous voyez, vous avez toutes les précisions parce que justement c'est dans le temple-musée d'Auguste Comte que commencent les premières idées rythmiques de l'histoire, et dont le rythme s'établit dans ce temple, en l'honneur justement de SAINNTE CLOOTILDE, patronne de l'humanité dont d'ailleurs l' emblème existe encore au Brésil et en Suède. Et les premiers rocks and rolls, c'est en l'honneur de Sainte Clotilde, patronne de l'humanité. Il faut recommander à tous les jeunes gens qui ont des longs cheveux et qui sont très yé-yés de visiter cet endroit. Et je désire que tous ces êtres aillent voir deux choses pour qu'ils commencent à comprendre d'où ce qu'ils viennent et ce qu'ils sont. Il faut qu'ils aillent voir le musée de Gustave Moreau, que c'est tout le côté androgyne, c'est tous les êtres qu'on ne sait pas s'ils sont des femmes, des hommes, et que directement de là ils aillent visiter la chambre de Sainte Clotilde, qui est à l'origine de toute la jeunesse d'aujourd'hui : d'un côté les gardes rouges qui se promènent avec le

livre de Mao Tse Toung (qui est sorti du catéchisme d'Auguste Comte) et de l'autre côté, le matriarcat en l'honneur de Sainte Clotilde morte, qui était le pire crime positif de l'histoire contemporaine. Et c'est pourquoi nous ne savons pas maintenant où c'est que nous en sommes au point de vue date parce qu'il faudrait savoir vraiment quelle intervention avait eu Auguste Comte plus ou moins au moment où, à Perpignan, on était en train de chercher, de calculer la géodésique terrestre qui servirait comme mesure métrique ; de façon qu'aujourd'hui il se trouve que tous les yé-yés anglais et anglo-saxons sont absolument cocus parce qu'ils ont un système métrique qui n'est pas le légitime et l'universel et que cela leur coûtera beaucoup d'argent de se mettre à l'unisson du système métrrrrrrique décimal.

R & F : Il y a deux ans environ, vous avez fait une apparition au Bus Palladium, le temple du rock and roll justement...

DALÍ - D'ailleurs, j'y ai fait une fête pour mes amis, environ 3000 personnes et cela eut tellement de succès qu'à partir de ce moment il y eut trop de monde, et que cela a collapsé et qu'on a fermé même à cause des attroupements.

D'ailleurs aussitôt que je touche quelqu'un. (Entrée d'une jeune femme)... Attendez, prenez un siège, comme cela vous allez profiter de quelques paroles du Divin qui vont être dites à propos du Bouce Palladium Maintenant la nouveauté, c'est qu'il y a un ingénieur délirant qui fait des machines très perfectionnées mais qui ne servent à rien et alors il a fait des soucoupes volantes de la grandeur de cette pièce qui permettent à trois personnes ou presque, peut-être quatre couples de danser sur les soucoupes volantes et, en dansant, ils peuvent plus ou moins conduire les soucoupes, les faire se déplacer. Alors nous voulons, avec Monsieur Coquelin de New York, lancer une nouvelle danse dans laquelle tout va être élevé. Il y a un coussin d'air qui fait que les soucoupes vont être élevées à un mètre. On verra les danseurs danser à un mètre du sol, ce qui conditionnera la continuation de la pensée positive d'Auguste Comte.

R&F: Parlons des Beatles. Avez-vous une opinion sur ces gens, vraiment représentatifs de la musique moderne actuelle ?

DALÍ - J'avais des nouvelles que c'était déjà complètement dépassé, les Beatles.

R & F : On avait effectivement parlé de séparation, mais ils ont signé un nouveau contrat pour dix ans.

DALÍ - Alors s'ils ont signé un nouveau contrat pour dix ans, cela veut dire qu'ils sont vraiment passés. De nouveau, on va en arrière, on va vers Auguste Comte. Tout ce qui est en avant va en arrière. Ce qui est en arrière va en avant. Donc, rétrogradation.

(Propos recueillis par Alain Dister)



Un texte inédit de Lévi-Strauss sur Comte et l'Italie

Présentation par Michel Bourdeau.

Dans son dernier numéro (automne 2013), la revue *Commentaire* publiait un texte de Lévi-Strauss : *Auguste Comte et l'Italie*, paru en traduction italienne en 1994 et repris aujourd'hui dans un recueil qui vient de sortir au Seuil (*Nous sommes tous des cannibales*, coll. La librairie du XXI^e siècle, 274 p.). La courte présentation qu'en donnait Jean-Claude Casanova commençait par ses mots : « j'ai entendu Raymond Aron dire avec regret à Claude Lévi-Strauss : "nous serons sans doute la dernière génération de philosophes à avoir lu et relu Auguste Comte" ». De même que *La leçon de sagesse des vaches folles*, ces pages montrent en effet une familiarité avec les écrits de Comte, en particulier avec les écrits « maudits » de la seconde carrière, que rien ne laissait soupçonner chez l'auteur de *Tristes tropiques*. Les lecteurs de ce bulletin seront sans doute heureux de prendre connaissance de ce texte et nous remercions vivement *Commentaire* de nous avoir autorisé à en donner quelques extraits.



Rappelant que, dans la description de la République occidentale qui figure au tome quatre du *Système*, les pays latins ont pris la place occupée auparavant par les pays anglo-saxons, aussitôt après la France, Lévi-Strauss poursuit : Si l'Italie doit prendre le pas sur l'Espagne, c'est essentiellement parce que son infériorité, militaire, résultant du défaut de concentration politique, l'a gardée pure de toute colonisation. « Souvent opprimé, le peuple italien ne fut jamais oppresseur »; tandis que les peuples ibériques conservent de leur passé colonisateur des dispositions oppressives qui pourront, Comte le redoute, troubler l'harmonie du monde occidental. En revanche, le défaut de concentration politique est tout à l'avantage de l'ensemble italien. Comte se dit convaincu que les aspirations à l'unité nationale, si vives en ce milieu du XIX^e siècle, s'y bornent aux seuls lettrés - nous dirions aujourd'hui les intellectuels - et n'ont pas de racines populaires. Le positivisme libérera l'Italie du joug autrichien mais, cela obtenu, il ne prêtera pas l'oreille à « ces guides spirituels de la population qui n'ont cessé de regretter son antique domination et même d'en rêver le retour universel ». Avec plus d'un siècle d'avance, Comte prévoyait ainsi quelles pourraient être les conséquences futures, en Italie et en Espagne, de l'exacerbation du sentiment national, comme ç'avait été le cas de son vivant en France avec la dictature napoléonienne issue des ardeurs nationalistes de la Révolution.

[...] Comte est en effet profondément hostile aux États. Il voit en eux les produits d'un Ancien Régime guerrier qui, avant l'avènement de la science positive, « ne pouvait entreprendre la conquête d'un monde qui semblait aussi invincible qu'inexplicable, et où chaque association partielle s'efforçait surtout de soumettre les autres ».

La nouvelle religion aura certes besoin qu'entre ces familles et l'Humanité s'interposent des corps Intermédiaires qu'on peut appeler des patries. Comte les conçoit comme des associations libres et durables, beaucoup moins étendues que les États, fondées sur le respect des diversités locales, chacune réunion spontanée des populations rurales autour d'une cité prépondérante.

[...] C'est précisément parce que l'Italie vit encore, autour de 1850, sous le régime de la décomposition politique qu'elle se rapproche davantage de l'état normal des sociétés humaines. À condition qu'elle consente à faire passer l'essor intellectuel et moral avant l'agitation politique, elle pourra, mieux que les peuples septentrionaux, aller directement du catholicisme au positivisme et remplir toutes les conditions qui caractérisaient la société du Moyen Âge.

[...] Pour que la religion positive puisse s'étendre à la planète entière, il faudra la doter d'une langue commune, nécessairement fondée sur une élaboration populaire: non pas une langue artificielle, mais une langue existante, qui fera l'objet d'une approbation unanime. Quelle langue pourra répondre à cette exigence si ce n'est la langue italienne, celle que la poésie et la musique ont le mieux cultivée, formée par la population la plus pacifique et la plus esthétique, seule pure de toute colonisation? Le positivisme accomplira donc la fusion des cinq langues occidentales - français, anglais, allemand, espagnol, italien - « sous la présidence de la plus musicale ». La langue de Dante et d'Arioste, rendue d'abord sacrée pour les besoins du culte de l'Humanité, sera la langue universelle. En somme, si Comte était parvenu à ses fins, dans les assemblées internationales on n'entendrait aujourd'hui parler qu'italien au lieu d'anglo-américain...

A propos des règles de compositions très contraignantes de la *Synthèse subjective*, Lévi-Strauss remarque ensuite : Comte, souvent prophète mais cette fois malgré lui, préfigure une illusion devenue fréquente chez beaucoup d'artistes contemporains. Qu'il s'agisse de poésie, de peinture, ou surtout de musique, elle consiste à croire que, puisque toute œuvre capable de susciter de l'émotion esthétique a une structure, il suffit d'inventer et de mettre en œuvre une structure pour que l'émotion esthétique en résulte. On peut s'émerveiller de l'ingéniosité de Comte, mais le travail de l'intelligence ne crée pas l'émotion esthétique s'il n'a pas son point de départ dans la sensibilité. [...Laisser tomber ces quatre dernières lignes ???] Curieusement, cette illusion fait de Comte un précurseur des avant-gardes excentriques qui fleurirent à la fin de son siècle et tout le long du nôtre, plutôt que le digne continuateur de Dante dont il pensait qu'une des missions assignées à son propre génie était de recueillir et perpétuer l'héritage. Mais l'Italie n'a-t-elle pas aussi produit le futurisme ?



Maurice Ajam
(portrait-1893)

M. Laurent Bouvier-Ajam, descendant de l'ancien président de la société positiviste internationale Maurice Ajam nous a cédé un portrait dessiné de son trisaïeul. Nous le remercions vivement pour ce don exceptionnel.

Maurice Ajam : député, ministre et positiviste.

par Bruno Gentil et David Labreure

Grâce à l'un de ses descendants, Laurent Bouvier-Ajam, nous avons pu accéder aux archives de Maurice Ajam, et notamment le manuscrit de ses mémoires. Il nous a paru intéressant d'en publier un résumé, car Maurice Ajam fut un des seuls positivistes ayant accompli une action politique importante, en tant que secrétaire d'état avant et pendant la guerre 1914-1918. En outre, participant activement à l'action éducatrice des positivistes, il fut le dernier président de la Société positiviste internationale fondée par Emile Corra.

L'enfance et l'adolescence : la « formation cérébrale » (1871-1883)

Pierre-Louis Maurice Ajam est né à Ruillé sur le Loir dans la Sarthe en 1861. Ses origines sont clairement rurales, sa mère est issue d'une famille d'aubergistes, son père qu'il respectait et admirait, travaillait dans la construction de ponts et chaussées pour le compte de diverses entreprises. La famille sans être riche à millions, n'est pas dans le besoin. Maurice Ajam vécut une enfance tranquille. En 1871, il rejoint, en tant qu'interne, le lycée du Mans. Plutôt bon élève, c'est à cette époque qu'il perd la foi : « Jusqu'à l'âge de 13 ans environ, on nous conduisait à la grand-messe de la Cathédrale. L'ennui de cette corvée a été, avec le dégoût de la confession, le principal motif de mon mépris pour le catholicisme »¹. Mais, dit-il, « c'est cependant à cette époque que se place le début de ma formation cérébrale ».

A partir de la 4^e, on le retrouve épris de républicanisme et de la philosophie des Lumières; il se définit lui-même comme « gambettiste et voltairien ». Après son année de service militaire, Ajam « monte » à Paris, en 1881, pour entamer son droit. Ses opinions politiques sont républicaines et laïques avant tout mais il penche à cette époque pour le socialisme, voire même pour des courants encore plus radicaux : « j'ai été dans ma jeunesse, très sympathisant vis-à-vis des révolutionnaires. » ... Son temps se partage entre la fréquentation de ces cercles socialistes et la lecture. Son évolution intellectuelle continuera néanmoins et Ajam va s'éloigner progressivement du socialisme: « je le confesse, j'ai été vivement attiré par le collectivisme, mais je puis dire (comme l'a dit Sainte-Beuve du saint-simonisme) : "Je me suis approché du lard, mais je ne me suis pas pris dans la ratière" ». C'est à la même époque (années 1881-82) qu'il découvre le positivisme d'Auguste Comte via les conférences de Pierre Laffitte, salle Gerson.

¹Toutes les citations (sauf précisé) sont extraites des Mémoires manuscrites de Maurice Ajam.

A Paris puis au Mans : journaliste et avocat. (1883-1892)

Ses études de droit achevées (1883), Ajam devient avocat à la cour d'appel de Paris. Il rencontre, au début de l'année 1886, Berthe Oudineau, qui devient sa femme. Le couple s'installe à Paris, rue Lafayette. Son activité juridique ne le tient pas éloigné de la politique. Il fréquente toujours à cette époque les cercles républicains de sa région d'origine, la Sarthe, et compte profiter de ses contacts politiques locaux pour établir sa clientèle au Mans où il s'installe avec sa femme en 1887. Parallèlement, toujours dans le but de s'établir dans la capitale sarthoise, Ajam rachète un journal local, *Le Progrès républicain* et étend son activité journalistique. Il se lie avec les radicaux sarthois, tout en gardant un pied dans une tradition conservatrice et nationale, inspirée par Barrès. Il se réclame notamment du boulangisme... Endetté, manquant d'argent, quelque peu naïf dans les relations qu'il a pu nouer à cette époque, il vit dans une angoisse matérielle réelle. Reprenant l'étude du droit, se désengageant peu à peu de ses journaux, il rentre au Barreau du Mans en 1889. Il se construit une clientèle et une petite notoriété locale dans les années suivantes : « Jusqu'à mon élection au Conseil général, je menais une vie de grand travail. Je puis dire que ce fut la période la plus tranquille de mon existence. La situation était modeste, mais la clientèle venait petit à petit ».

Le conseil général : le premier mandat. (1892-1900)

C'est en 1892 que commence réellement sa carrière politique. Profitant de son implantation croissante dans le département, de sa réputation grandissante en tant qu'avocat, il se fait élire, à une très large majorité, conseiller général dans le 3^e canton du Mans et devint rapidement président de la commission du budget du département. A partir de cette période, Ajam mène une vie finalement assez simple de notable local, ancré dans sa région, cultivant au mieux ses amitiés professionnelles et politiques : « De 1892 à 1902 ma vie s'est écoulée comme un ruisseau assez paisible. » confie-t-il dans ses mémoires... Une situation confortable à peine entachée par quelques ennuis pécuniaires qui l'entretenaient un temps dans l'incertitude : « Je n'ai guère eu que quelques ennuis d'argent, car j'avais conservé la fâcheuse manie de jouer à la bourse, ce dont j'aurais pu si facilement me dispenser ». Ajam, grâce à son prestige local grandissant, donne un coup d'accélérateur à sa carrière de journaliste. Correspondant pour la *Dépêche de Tours*, il écrit également ses premiers articles payés pour le journal *La Sarthe*. Son expérience d'avocat et ses débuts en politiques lui inspirent l'écriture d'un ouvrage sur la prise de parole en public, abordée d'un point de vue psychologique et social, *La Parole en public*, paru pour la première fois en 1895 (il sera remanié et augmenté ensuite) dans lequel il étudie et analyse les techniques oratoires de grandes personnalités telles que Briand, Jaurès, Poincaré, Ribot ou Deschanel. En 1898, il précise ses idées philosophiques et politiques dans son « roman positiviste », *Transition* qui se trouve être, sous une forme romanesque, un résumé de ses opinions marquées par le positivisme.

L'affaire Dreyfus réveille en lui son patriotisme, malgré ses propres incertitudes quant à l'affaire elle-même. Sa vision politique dès lors, ne changera plus : « Toute ma vie, depuis que j'ai vomé, en 1885, le socialisme, j'ai été un radical de droite. Disciple d'Auguste Comte, ma devise était : l'ordre d'abord. ». Une position plutôt conservatrice, mue par le rejet absolu de l'antimilitarisme et de la démagogie



Pierre Ajam
(fils de Maurice Ajam)

incarnée selon lui par la gauche, son patriotisme un peu exacerbé et son admiration pour les idées de Maurice Barrès : « Au fond, malgré mes origines, un vieux sang conservateur bouillait en moi. J'étais épris d'ordre et d'autorité. ». La vie politique sarthoise voit en cette fin de XIX^e siècle l'éclosion d'un homme qui fit, selon l'intéressé lui-même, tant de mal à sa carrière politique, Joseph Caillaux, futur ministre des finances et président du conseil. Ajam est alors son allié au sein de l'Alliance démocratique (l'un des pendants non-électorales du parti radical) dans les années 1898-1900.

1900-1910 : Ajam député !

A ce moment, le virus de la carrière politique se confirme : « Je sentis que le moment était venu pour moi ou de chercher le Parlement ou de retourner carrément vers la vie privée. ». La mort du député sortant de Saint-Calais, Godefroy Cavaignac, qui fut ministre de la guerre pendant l'Affaire Dreyfus, précipite ses desseins et Ajam est désigné, par le comité républicain local, candidat pour l'élection anticipée d'octobre 1905 dans la circonscription. Voici ses premières impressions : « Quand on pénètre pour la première fois au Palais Bourbon, après avoir eu, comme moi, une existence parisienne très primaire, on a la sensation d'entrer dans un monde étrange. (...) En novembre 1905, je ressentis l'impression qui m'avait frappé lorsque j'entrai au lycée comme interne. ». Il est élu député au premier tour de scrutin et confirmé aux élections générales du 6 mai 1906, là encore au premier tour. Sa timidité initiale sera vite vaincue, avec, pour preuve, une intense activité parlementaire, combinée à son métier d'avocat. Il obtient un siège dans plusieurs commissions dont la plus importante, celle du budget. Il intervient en outre à la tribune sur plusieurs sujets, notamment sur la restriction de l'application de la peine de mort (1908). Il passe pour un parlementaire prometteur et énergique, bon spécialiste des questions économiques. Il collabore parallèlement à bon nombre de journaux dont *La France*, dont il devient rédacteur en chef et *L'Opinion*.

Deuxième législature, Ajam ministre : 1910-1914

A la veille des nouvelles élections législatives de 1910, Ajam est « à l'apogée de [sa] popularité ». En effet, son travail parlementaire est apprécié, sa motivation et son intelligence louées au sein du parlement. Il est réélu député haut la main en avril 1910, au premier tour de la législative à Saint-Calais. Sa position journalistique à *La France* est solide. Seule ombre au tableau, la détérioration de ses relations avec l'influent Joseph Caillaux dont la carrière politique prend de l'ampleur à ce moment-là. L'activité parlementaire et éditoriale de Maurice Ajam l'éloigne quelque peu du barreau qu'il délaisse presque définitivement au début de sa deuxième législature. De 1910 à 1912, Ajam est un des parlementaires les plus actifs et les plus en vue de son époque. C'est cette activité débordante et son autorité ainsi acquise qui le mena presque naturellement au gouvernement. Le 9 décembre

1913, Ajam, très apprécié du nouveau chef de gouvernement Gaston Doumergue et un temps même envisagé pour le ministère du commerce, se voit offrir le sous-secrétariat d'état à la marine marchande en lieu et place d'Anatole de Monzie. Gardant en place l'ancienne équipe ministérielle, il se fait très vite apprécier au 120 bis boulevard Montparnasse. Il se consacre à partir de là entièrement à la gestion de son portefeuille en défendant le budget de son département et en répondant à une interpellation sur les accords intervenus entre l'Etat et la Compagnie Transatlantique pour l'exploitation des lignes sud-atlantique (1913). Mais les élections de mai 1914 entraînant la chute du cabinet Doumergue, sa première expérience ministérielle se termina, à peine 6 mois après qu'elle eut commencé. Ce fut néanmoins une expérience enrichissante : « Je puis dire qu'on m'a longtemps regretté à la marine marchande et j'aurais fait un excellent ministre si l'on m'avait laissé mon poste durant la guerre ».

La fin de l'hiver 1914 est marquée par le scandale Caillaux. Le 17 mars, la femme de celui-ci assassine d'un coup de revolver le patron du *Figaro*, Gaston Calmette. Dans ses mémoires, Ajam explique que « l'acte odieux commis par Madame Caillaux eut, pour [sa] carrière, les plus tristes répercussions, mais elles ne furent pas immédiates ». La réélection d'Ajam en 1914 est d'emblée moins facile que les précédentes. Après d'étroites tractations au sein du panel des ministrables (il fut d'abord nommé pour le sous secrétariat à la guerre avant un retournement de dernière minute et fut aussi pressenti pour un sous secrétariat d'état à l'intérieur), il retrouve, le 13 juin 1914, son poste de sous secrétariat à la marine marchande dans le cabinet Viviani, celui qui, le 4 août 1914, supporta la déclaration de la première guerre mondiale. Peu après la déclaration de guerre, Ajam tombe gravement malade et passe tout près de la mort. Il démissionne de son poste le 20 août et ne sera plus jamais ministre. Rentré au Mans, il repart aussitôt à Bordeaux, avec le Parlement et le gouvernement. Mais le 5 octobre, il apprend la mort de son fils, Pierre, tombé sous le feu à Goyencourt, dans la Somme. C'est une tragédie dans la vie de Maurice Ajam, des moments difficiles qu'il décrira comme « les heures les plus cruelles de [sa] vie. ». Ajam fait le constat, amer pour lui, d'une vie politique française livrée au défaitisme et à l'antimilitarisme : « Le Parlement vivait dans un état de stupeur et de démence. Les anciens partis se reformaient silencieusement et l'union sacrée n'existait que d'apparence. Presque tous les députés avaient préféré leur siège à leur devoir militaire ; ils avaient conservé l'esprit qui régnait depuis l'affaire Dreyfus et ils passaient leur temps à débiter les généraux, en faisant de la stratégie d'estaminet », dit-il dans ses mémoires. Il traverse très difficilement la période 1914-18.

Alors que le journal *La France*, dont il est le rédacteur en chef, connaît de graves difficultés, Ajam fonde, avec une de ses connaissances, *L'Exportateur Français*, un journal économique et industriel d'inspirant du modèle des *Echos*. Son activité parlementaire ne ralentit pas. Fustigeant la passivité du gouvernement Painlevé lors des trois premières années de la guerre, il salue, en 1917, l'arrivée de Georges Clémenceau et l'intelligence de Poincaré qui « eut le courage de désigner Georges Clémenceau alors que toute une meute hargneuse repoussait ce sauveur. ». Ajam se laisse emporter par l'élan clémenciste et ses range dès lors aux côtés du Tigre. Un élan parfois à la limite de l'aveuglement : « Nous avons été sauvés parce que Jaurès est mort et que Clémenceau est demeuré vivant ! », clame-t-il dans ses mémoires. Cette prise de position fragilisa toutefois sa position locale et il ne remporte qu'avec beaucoup de difficultés et des oppositions internes croissantes au sein du mouvement républicain, les élections législatives de 1919. Politiquement, explique-t-il, « le carrefour de ma vie



Maurice Ajam

se plaça la fin de 1917 ». Ce ralliement à Clémenceau, plutôt favorable à la droite, entraîna la rupture d'Ajam avec le parti radical.

1919-1944 : la fin de carrière

Rejeté par la gauche socialiste, rejeté aussi par la droite qui se méfiait de son passé radical et anticlérical de tendance conservatrice, Ajam est de plus en plus isolé politiquement: « À partir de ce moment, je devais être catalogué dans la Sarthe comme un fieffé réactionnaire. Et pourtant, j'étais positiviste et a-catholique ». Il est favorable au Bloc National qui entreprit selon lui, mal nécessaire, une « œuvre de résurrection et de réparation » après l'horreur de 1919. Son activité parlementaire ne ralentit pas. L'arrivée du Cartel des gauches en 1924 lui sera fatale. Catalogué à droite, emporté par la vague socialiste et radicale, il sent le vent tourner et ne se présente pas à la prochaine législative de 1924. Intelligemment, toutefois, il a assuré ses arrières : Un siège de sénateur s'étant trouvé vacant dans son département, du fait du décès de M. Cordelet, Ajam fit acte de candidature et fut élu sénateur de la Sarthe, après une rude campagne, le 6 janvier 1924. Il se démit de son mandat de député le 15 janvier 1924.

Au même moment, Ajam quitte *l'Exportateur Français* et entre aux *Echos*, ce qui lui permit d'améliorer substantiellement sa situation financière. Inscrit au groupe de l'Union républicaine, il fit preuve au Sénat de la même activité qu'à la Chambre s'intéressant à des problèmes variés. De plus en plus éloigné de la gauche (il reproche au Cartel ses positions démagogiques et sa politique internationale, favorable à la Russie), Ajam fut logiquement battu au renouvellement sénatorial du 9 janvier 1927 et se retira, avec regrets, de la vie politique. Parlementaire pendant plus de 20 ans (1905-1927), il gardera alors la nostalgie de l'action politique.

Ajam garda toutefois un œil sur la politique locale. Il continue une carrière prolifique de journaliste aux *Echos*, *La Dépêche de Toulouse* et *La Vie Industrielle* notamment. Il conserva du même coup des liens avec la politique dont il ne s'éloigna jamais complètement et dont il resta un commentateur acharné jusqu'à sa mort. Eloigné des mandats, il reste toutefois vice-président de l'alliance démocratique qui, dans sa grande majorité, votera les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain en 1940, séduite par le renforcement du pouvoir de l'État sur ceux du Parlement et d'une modification constitutionnelle dans un sens plus autoritaire. Dans les articles de la fin de sa vie, Ajam verra en Pétain une sorte de garde-fou, un moindre mal face aux menaces extérieures, comme un grand nombre d'hommes politiques de cette époque. Ajam, à la fin de sa carrière politique, entreprit, dès la fin de sa carrière politique, la rédaction de ses mémoires, qui couvrent la période allant de sa naissance à 1930. Il complétera cette vaste entreprise par des notes quotidiennes écrites avec assiduité jusqu'en 1942. Il décède dans sa ville du Mans le 26 février 1944, à l'âge de 83 ans.

Maurice Ajam et le positivisme.

Parallèlement à ses activités politiques, juridiques (il fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats du Mans en 1927) et journalistiques, Ajam joua un rôle assez actif dans le mouvement positiviste des années 1920. Ses premiers échanges avec la société positiviste de Paris remontent à 1899. Sa notoriété dans le département de la Sarthe lui permet de diffuser les idées positivistes à travers des conférences données à l'université populaire du Mans.

Il tente vainement de créer sur place un groupe positiviste. Le faible dynamisme du positivisme après la mort de Pierre Laffitte en 1903 l'incite à prendre la voie de la dissidence. Il prend ainsi la vice-présidence de la société positiviste internationale, fondée en 1906 par Emile Corra, un courant dissident qui prendra de plus en plus d'importance au sein du mouvement positiviste. Il est également vice-président de la société d'enseignement populaire positiviste et donne énormément de conférences à teneur sociale et politique dans les congrès positivistes et lors de réunions publiques.

Politiquement, Corra et ses amis se manifestent, d'après l'article de B. Gentil sur la maison d'Auguste Comte pour le bulletin de la Sabix, « par des articles et des interventions politiques qui vont plutôt dans le sens de l'adhésion à la République et à la laïcité du Régime en France. »². Pendant la première guerre, la société positiviste internationale « va adhérer au *consensus patriotique* et approuver énergiquement la guerre défensive de la France et de ses Alliés, prônant même « la guerre à outrance contre l'Allemagne ».

La victoire de 1918 sera bruyamment saluée comme la victoire de la morale positive. ». Corra démissionne en 1925, laissant la présidence à Ajam. Celui-ci reprendra, selon B. Gentil, à la mort de Corra en 1934, « le titre de *Directeur du Positivisme* ». Il prône l'unification des mouvements positivistes mais aura, de ce point de vue, du mal à se faire entendre et ne pourra enrayer le délitement progressif du mouvement.

² B. Gentil La maison d'Auguste Comte, témoin de l'histoire du positivisme (bulletin de la sabix)



L'oeuvre inachevée d'Auguste Comte : la religion de l'humanité en France et en Angleterre

par Robert Fox

B.Delmas (président de la société historique du VI^e arrondissement), R.Fox, J.F Braunstein (Président de la Maison d'Auguste Comte)
© Maison d'Auguste Comte

Robert Fox est professeur émérite d'histoire des sciences à l'Université d'Oxford et vient de publier un livre très important sur la science et la politique culturelle en France au dix-neuvième siècle (The Savant and the State, The John Hopkins University Press, 2012). Il nous a fait l'honneur de sa présence pour une conférence sur l'impact d'Auguste Comte et de la religion de l'humanité en Angleterre. La conférence, organisée conjointement par la société historique du VI^e arrondissement, la société d'encouragement à l'industrie nationale et la Maison d'Auguste Comte, s'est tenue dans la salle des mariages de la mairie du VI^e arrondissement, jeudi 21 mars 2013, devant un public nombreux et intéressé.

« Je vous dois une explication : pourquoi un anglais vient-il vous parler d'un résident, d'une icône de votre Quartier latin ? Auguste Comte se considérait comme un citoyen du monde, comme un homme à mission universelle et dont les travaux étaient peut-être mieux appréciés à l'étranger, et particulièrement outre-Manche, qu'ici en France. C'est tout près d'ici, rue Monsieur-le-Prince, que Comte a passé les dernières années de sa vie, à deux pas également du monument place de la Sorbonne inauguré en 1902, quarante-cinq ans après la mort de Comte. Un emplacement prestigieux et digne du personnage, un très grand philosophe.

Un historien anglais, George-Henry Lewes, disait de Comte qu'il était le plus grand penseur de l'ère moderne. Il considérait que les travaux de Comte étaient le couronnement d'une évolution progressive des connaissances humaines. Le cercle que fréquentait Lewes à l'époque avait la même haute opinion de Comte. George Eliot, Harriet Martineau, Herbert Spencer... Tous, parmi les esprits anglais les plus remarquables dans les années 1860, furent des admirateurs fervents de Comte. Oui, mais de quel Comte ? Car il y a deux Comte correspondant à ses deux grandes œuvres : le *Cours de philosophie positive* publié en six volumes entre 1830 et 1842

et le *Système de politique positive* en quatre volumes entre 1851 et 1854. Dans le *Cours*, Comte a établi sa philosophie scientifique et montré l'évolution inexorable, presque organique, des connaissances humaines. Dans le *Système*, sous-titré « traité de sociologie », il est passé à sa doctrine sociale qui propose sa nouvelle religion laïque, la religion de l'humanité. Comte ne voyait aucune dichotomie entre ces deux ouvrages qui selon lui se complétaient. Mais parmi les contemporains, même parmi les adhérents aux prémices de base de la philosophie positive, il y eut des désaccords. Tout le monde n'était pas convaincu par cette prétendue continuité, comme par exemple, en France, le lexicographe Émile Littré et le philosophe John Stuart-Mill en Angleterre. Littré était d'accord pour accepter la philosophie positive et la loi des trois états. Mais pas la religion. Littré voyait bien deux Comte. J.-S. Mill également : « Nous pleurerions plutôt devant cette triste décadence d'un grand esprit ». Comte aux yeux de Mill avait perdu le fil de sa philosophie.

Qu'est-ce que cette religion de l'humanité qui a tant divisé les positivistes ? T.-H. Huxley en Angleterre a décrit cette religion comme un « catholicisme sans christianisme ». C'est tout à fait cela : dans la religion de l'humanité on trouve une structure calquée sur le catholicisme allée à une négation absolue du divin. L'idée de Dieu est renvoyée au passé ténébreux de l'état théologique et métaphysique. Une religion calquée sur le catholicisme avait besoin de ses saints, des saints laïques regroupés dans un calendrier positiviste qui comprenait 13 mois de 28 jours. Il y avait une fête de l'humanité et, toutes les années bissextiles, une fête générale des saintes femmes qui souligne l'importance de la femme dans cette religion. Pour chaque mois, Comte nommait un personnage éminent. Un nouveau calendrier, dans lequel chaque jour avait son saint et qui annonçait une ère nouvelle, commencée avec la révolution française en 1789. Tout s'inspire du catholicisme, avec un catéchisme laïcisé. Toute religion a besoin de son église. Comte dessina le plan de son temple idéal de l'humanité. Le temple est partout, toujours dirigé vers Paris. Le centre de la religion de l'humanité était Paris pour Comte. Ce temple n'a jamais été réalisé du vivant de Comte. A l'intérieur d'un temple, on trouve 14 chapelles : 13 pour chaque mois et une chapelle pour les femmes. Il y avait neuf sacrements parmi lesquels la présentation, l'initiation, la destination, l'incorporation... Comte a conçu cela dans les dernières années de sa vie ; rien d'étonnant à ce que ce projet soit finalement resté inachevé, du moins en France.

Outre-Manche, les positivistes britanniques avaient pris le relais. Si les premiers positivistes britanniques (Mill) étaient plutôt réticents à l'idée de religion, il se mit en place un cénacle de positivistes « orthodoxes », « complets » avec en chef de file un homme de qualité, le révérend **Richard Congreve**, prêtre anglican qui enseignait au Waldham college à Oxford. Tous les enseignants à Oxford à l'époque étaient d'ailleurs obligatoirement des prêtres anglicans saufs les professeurs en chaire. La religion de l'humanité trouva donc un appui dans la plus cléricale des universités, Oxford, ce qui est très frappant. Congreve n'était pas un tuteur comme les autres : à une époque où les milieux intellectuels britanniques s'inspiraient plutôt de Kant, de Hegel, de la philosophie allemande en général, Congreve regardait plutôt vers la France. Il découvrit Comte de bonne heure, dans les années 1840. Il lui rendit visite en 1848 rue Monsieur le Prince. Il monte au deuxième étage et redescend ébloui, émerveillé par la brillante conversation et la « lucidité » de Comte. Pendant un demi-siècle, Congreve est resté fidèle au positivisme «

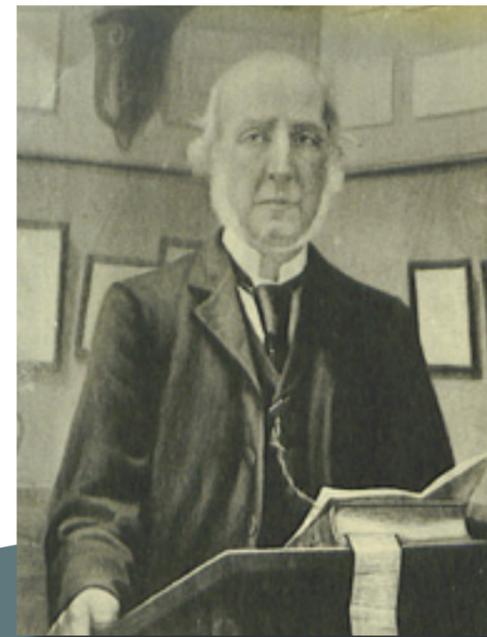
complet », jusqu'à sa mort en 1899. De retour à Oxford, il créa un foyer de positivistes parmi ses élèves du Waldham college. Il entama une correspondance avec Comte et, en tant que tuteur responsable de la moralité des jeunes de son collège à Oxford (connu pour sa piété évangélique), Congreve traversa forcément une période difficile, précaire.

Quelques années plus tard, vers 1854-55, Congreve renonça à son poste, au célibat aussi, en épousant sa cousine et s'installa ensuite à Londres pour se consacrer entièrement à la cause positiviste. À Londres, il retrouva un cercle fréquenté par plusieurs de ses anciens élèves d'Oxford, trois en particulier : E.S Beesly, professeur d'histoire à l'University College de Londres, F.Harrison, juriste et J.H Bridges, médecin, tous anciens élèves de Congreve à Waldham college. Chacun se vouait, en plus de sa propre carrière, à la diffusion du positivisme à travers des conférences, des cercles de discussion et tout un processus de promotion. Cette activité intense a eu sa récompense : l'inauguration du premier temple positiviste à Londres, dirigé par Congreve. C'était une salle sans fenêtre, relativement modeste, sombre. Un visiteur a dit que l'ambiance ressemblait à celle d'un bazar oriental mal éclairé... Un tel aménagement aurait profondément déplu à Comte qui avait une forte sensibilité artistique, ce qui visiblement manquait à Congreve... Toutefois, il y avait les éléments essentiels d'un temple positiviste : les bustes des représentants du calendrier positiviste, le buste de Comte, en plâtre, et la chaire centrale au centre, où étaient donnés les offices de la religion de l'humanité. Au-dessus de la chaire, une gravure de la madone Sixtine de Raphaël.

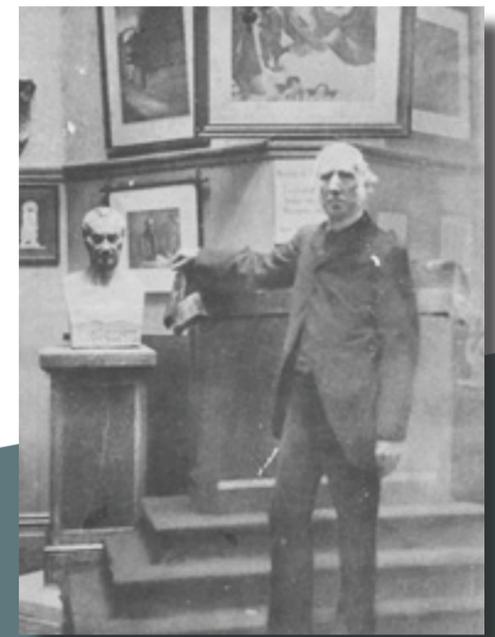
À partir de 1870, ce temple, ou église, fonctionne avec ses offices et ses schismes aussi : il existait de profondes dissensions entre le groupe de Congreve à Chapel Street et la communauté positiviste française, passée maintenant sous la direction du mathématicien Pierre Laffitte après la mort de Comte. À l'intérieur même du groupe de Chapel Street, scission encore entre Congreve et Harrison à propos de la guerre de 1870... Congreve craignait le désordre social et Harrison militait pour la Commune. Cela aboutit à la fondation d'un deuxième temple à Londres, le Newton Hall. La disposition y reste classique. On remarque les slogans positivistes: «order and progress », « Live for others », « live openly » ... Les règles d'or de la religion de l'Humanité. Il y a donc à Londres, à partir de 1880, deux églises : Chapel Street, orthodoxe, et Newton Hall, relativement plus « gaie ». L'ambiance y était apparemment un peu plus souple... A Newton Hall, Harrison mettait l'accent sur les cours, de français, de chimie, d'astronomie... Tous ces cours étaient traités à la manière de Comte, avec une forte perspective historique. Tout, à Newton Hall, était imprégné d'une orientation politique. Elle se manifestait dans des discussions sur des sujets d'actualité comme les mouvements réformateurs par exemple.

À Paris, comme à Londres, il y eut des scissions et des schismes. Ceux-ci sont principalement dus à la négligence de Laffitte quant aux sacrements, d'où une séparation entre son cercle, resté rue Monsieur le Prince, et un groupe plus orienté vers les observances religieuses qui déménagea au 30 rue Jacob. Laffitte était un enseignant et les positivistes complets n'approuvaient pas la présence dans le programme du groupe de la rue Monsieur le Prince, d'un cycle de 16 conférences sur le calcul différentiel avec une brève « conclusion religieuse »... Pour Laffitte, l'aspect religieux était un rajout. Il trouva sa vraie vocation en obtenant la chaire d'histoire des sciences au collège de France en 1892, même s'il retenait le titre de grand prêtre de l'humanité. On constate, en Angleterre comme en France, l'effritement et la fragmentation d'un mouvement que Comte avait conçu comme un ensemble universel et cohérent. Le mouvement était scindé en groupe de tendances différentes.

En Angleterre, outre Londres, il existait plusieurs temples et églises dans le pays, plus ou moins orthodoxes. À Newcastle, la communauté positiviste avait acheté une ancienne église anglicane et était très proche de la communauté catholique. Très différente, à Leicester, la communauté était très laïque. Il y avait peu de cérémonies vraiment religieuses mais beaucoup d'exposés, de conférences... Liverpool est un cas intéressant. La communauté positiviste y était importante et, en 1913, elle fit même construire un deuxième temple consacré à la religion de l'humanité. Tous ces centres positivistes en province ont été fondés dans les 20-30 années précédant la première guerre mondiale. En France, comme en Angleterre, il y a eu des signes de renouveau de la ferveur positiviste durant cette période. L'inauguration du monument de la place de la Sorbonne en 1902 est le fruit des



Richard Congreve



R.Congreve au temple de l'humanité de Chapel street (Londres)
© Maison d'Auguste Comte

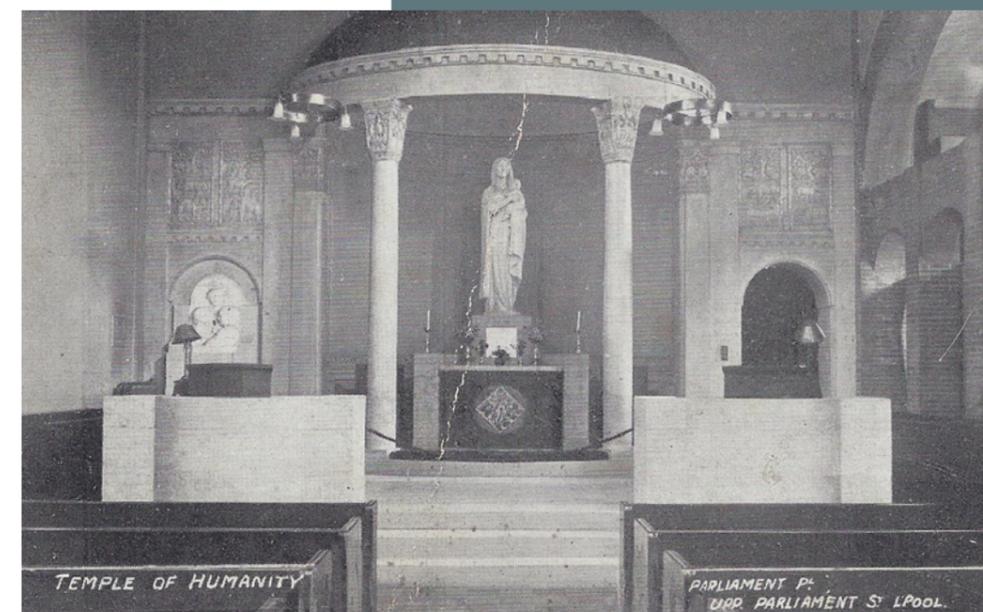
ouvertures faites par Laffitte à l'égard de l'élite de la III^e République dont Jules Ferry par exemple. Un groupe dissident acheta des locaux au 54 rue de Seine pour servir aux offices de la religion de l'humanité. L'achat en 1903 par des positivistes brésiliens de la maison de Clotilde fut le prétexte à l'établissement, au premier étage, d'une chapelle de l'humanité. C'est le seul temple de l'humanité existant en France. Il est tout à fait complet, caractéristique du plan idéal voulu par Comte. Ce temple est classé monument historique et est parfois encore ouvert au public.

Même si ces initiatives font preuve d'une certaine vigueur à la veille de la première guerre mondiale, les auspices n'étaient pas heureux : le nombre de fidèles baissait en Angleterre comme en France, la moyenne d'âge montait inexorablement et si la première guerre mondiale a fortement ébranlé le mouvement positiviste, la seconde guerre mondiale lui a porté un coup mortel. On retrouve quelques vestiges allant jusque dans les années 1950 en Angleterre. Le temple de Liverpool fonctionna jusqu'en 1945 puis fut vendu à la troisième église du Christ scientifique et fonctionne toujours sous cette égide. La fin du positivisme était inexorable ; même le monument de Comte place de la Sorbonne n'est plus à son emplacement d'origine. Il était au début devant l'entrée principale de la Sorbonne mais, il y a une trentaine d'années, le monument était déplacé sur un des côtés de la place.

Faut-il en conclure que Comte reste sans héritage ? Oui et non. Les œuvres de Comte sont peut-être moins lues aujourd'hui qu'autrefois. Mais nous aurions intérêt à aller au-delà des apparences. L'anthropologue et sociologue français Lucien Lévy-Bruhl disait que le positivisme « était à la fois partout et nulle part » et pour la Grande-Bretagne, c'est exact. Les objectifs de la morale positiviste et notamment ce précepte central pour Comte, « Vivre pour autrui », ont trouvé d'autres moyens d'expression dans d'autres mouvements politiques qui ont émergé pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Prenons donc par exemple, le concept d'altruisme, mot inventé par Comte. Il s'agit d'un mot devenu courant dans le discours éthique de l'époque. Ce discours a trouvé des racines indépendantes dans la tradition chrétienne mais le même discours altruiste est bien en évidence dans des débats laïques de la fin du XIX^e et qui se tenaient rigoureusement à l'écart de la morale chrétienne. C'est là qu'il faut chercher les vraies traces de la philosophie comtienne. La tâche n'est pas facile car il me semble que la doctrine comtienne a migré vers d'autres mouvements comme le socialisme, l'humanisme, les mouvements contre la vivisection, les mouvements pour le droit de la femme, les mouvements anticolonialistes... Tous ces mouvements très chers aux positivistes britanniques. Au début du XX^e siècle, il n'y avait plus de dettes explicites à l'œuvre de Comte, mais il reste, à mon avis, des vestiges de la morale

positiviste dans d'autres contextes, cachés, sans allégeance directe au mouvement positiviste. Existe-t-il de nos jours des positivistes complets ? En France en Grande-Bretagne, il n'y en a plus. Mais, si l'on regarde plus loin, n'oublions pas ce vaste réseau positiviste en Amérique latine. Le mouvement indépendantiste en Amérique latine à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e s'est inspiré, souvent de manière explicite, à la philosophie sociale de Comte. De nos jours, les seuls temples positivistes en activité sont ceux du Brésil.

N'oublions pas Auguste Comte, l'un des grands hommes du VI^e arrondissement. Chaque fois que vous contemplez le drapeau brésilien, dédiez une pensée à Auguste Comte, qui est l'auteur de la devise au centre du drapeau, « Ordre et progrès ». Et comme tout positiviste le savait, on s'immortalise en restant dans le souvenir de ceux qui vous ont connu pendant votre vie... Votre pensée apportera donc sa part à l'immortalité de Comte. Et Comte le méritait bien ! ».



L'autel du Temple de l'Humanité à Liverpool

Le positivisme et la Franc-maçonnerie

par Annie Petit

Le 17 mai 2013 la Respectable Loge Auguste Comte N° 455, Orient de Montpellier, de la Grande Loge de France a fêté ses 100 ans.

Pour commémorer cet anniversaire a eu lieu une conférence publique sur le thème « Approches du positivisme et liens avec la Franc-maçonnerie » à laquelle ont participé sous la présidence de Jean-Michel Pierre, Vénérable de la loge Auguste Comte, Annie Petit, Professeur émérite de philosophie de l'Université de Montpellier III, et Jean-Jacques Zambrowski, Grand Chancelier de la Grande Loge de France.

Dans sa conférence, Annie Petit, afin de comprendre en quoi le Positivisme d'Auguste Comte a pu intéresser la Franc-maçonnerie, s'est d'abord attachée à présenter le riche et complexe itinéraire intellectuel et spirituel d'Auguste Comte, en rappelant que le positivisme, dont il est le fondateur, s'est élaboré dans l'intrication étroite d'exigences scientifiques et d'ambitions politiques et sociales, puis développé en une nouvelle religion : la religion de l'Humanité.

Ensuite elle a évoqué le devenir du positivisme comtien chez ses disciples immédiats qui se sont disputés bien vite son héritage en accentuant tel ou tel aspect. Enfin, elle a présenté quelques aspects des liens entre positivisme et franc-maçonnerie.

Les deux premières parties de cette conférence ont donc repris des exposés familiers aux membres de l'association de La Maison d'Auguste Comte. C'est donc la troisième partie sur les liens avec la franc-maçonnerie qui sera rappelée ici.

La conférence de Jean-Jacques Zambrowski a confronté « Positivisme et Démarche initiatique ». Jean-Michel Pierre a fait don à la Maison d'Auguste Comte de l'ouvrage publié pour la commémoration du 100^e anniversaire de la création de la Respectable Loge Auguste Comte.

Liens du Positivisme avec la Franc-maçonnerie

« Il me reste enfin à présenter quelques données sur les liens du positivisme avec la franc-maçonnerie. Car certains positivistes, et non des moindres, ont trouvé de tels points de convergence entre ces deux mouvements qu'ils se sont affiliés à l'un et à l'autre.

Le Frère Littré

C'est le 8 juillet 1875 qu'Emile Littré est reçu à la Loge maçonnique de la *Clémentine Amitié*, obédience du Grand Orient de France. La cérémonie solennelle, sous la présidence du Vénérable Charles Cousin, réunit un nombre considérable de participants. Deux mille personnes arrivent à se presser dans la salle, mais l'assistance est évaluée à six à huit mille personnes. Toute la franc-maçonnerie parisienne est là ainsi que de nombreux personnages importants : hommes politiques (Gambetta, Louis Blanc, Emmanuel Arago par exemple), journalistes et écrivains de grande renommée (parmi lesquels Edmond About, Jules Claretie, Antonin Dubost). Le même jour sont reçus en loge Honoré Chavée et Jules Ferry. Littré est présenté par MM. Dalsace et Caubet (membres du Conseil de l'Ordre de la franc-maçonnerie et par Grégoire Wyrubouff – Caubet et Wyrubouff sont des positivistes déclarés³. Cette réception de Littré a un grand retentissement : qu'un très célèbre académicien⁴ fasse une telle démarche à 75 ans souligne le sérieux de cet engagement ; et le fait qu'elle ait lieu en même temps que celle du grand républicain Jules Ferry, est évidemment important. Le patron assigné à Littré en franc-maçonnerie est Voltaire, qui avait été reçu à la Loge des Neuf-Sœurs à 84 ans (le 7 avril 1778).

La presse donne un large écho au discours prononcé par Littré à l'occasion⁵. Il s'agissait d'exposer les « devoirs de l'homme envers Dieu ». De fait le sujet était assez délicat pour un positiviste, car, de par sa conception du monde, il ne peut rien affirmer et rien nier de surnaturel. Littré renvoie donc l'idée de Dieu aux « régions inaccessibles à notre intelligence », il relativise la « notion des dieux ou de dieu » comme nous venant des « anciens temps », soucieux de nommer la « mystérieuse souveraineté qui nous gouverne », et s'interrogeant sur une « cause première ». Or Littré dit sa volonté de s'appuyer sur la science : se définissant comme « ni déiste, ni athée », il insiste alors sur nos devoirs découlant de ce que l'homme est une « créature appartenant à un ensemble », à la fois physique et historique. Et il infléchit son discours en un plaidoyer pour la tolérance, soucieuse « des conditions qui nous régissent au dehors et au dedans », et appuyée sur la « conscience » scientifique et morale de tous ces liens. Du coup, Littré a plutôt traité des devoirs de l'homme

³ Wyrubouff, le co-fondateur avec Littré de la revue *La Philosophie positive*, et Caubet était secrétaire de rédaction de la revue.

⁴ Littré fut élu à l'Académie Française le 30 décembre 1871, et sa réception eut lieu le 5 juin 1873. — délai sans doute dû au désir de Littré d'avoir achevé terminé son grand ouvrage *le Dictionnaire de la langue française*

⁵ Ce discours est, entre autres, rapporté dans la revue *La Philosophie positive*, Tome XV, 1875, p. 161-169.



Emile Littré

envers l'humanité. Après le discours de Littré, le frère Gambetta lui rendit un hommage appuyé en glorifiant en lui la science et le libre examen.

En 1876, la Loge de la Clémentine amitié décide de faire une « Fête anniversaire de la réception du Frère Littré », cérémonie qui là encore déplace des foules et donne lieu à une brochure⁶. La fête se déroule toujours sous la présidence du Vénérable de la loge, Charles Cousin, et y participent aussi entre autres Ferry et Wyruboff. Mais Littré cloué par la maladie n'a pu venir : son discours est lu par Charles Cousin. Il traite cette fois « Du devoir de l'homme envers lui-même et envers ses semblables ». Littré l'orientera sur le devoir de s'instruire et d'instruire, tout en insistant sur le souci d'accroître « la bonté, la bienveillance et la moralité »⁷. C'est aussi l'occasion de renvoyer aux thèses d'Auguste Comte sur la morale : celle-ci se serait développée selon trois phases : celle de la morale individuelle — déjà fondée dans les polythéismes —, puis de la morale domestique — développée par le christianisme —, puis de la morale sociale — qui n'en est qu'à ses débuts. Littré insiste alors sur la nécessité de comprendre à plein les lois de l'histoire et de développer l'accès au savoir positif par l'éducation. Il revient sur le refus du surnaturel et rappelle l'importance de la sociologie, nouvelle science fondée par Comte. Cependant, tout en soulignant l'importance de la science, Littré dit son souci de ne pas « tomber dans l'erreur de prendre la science pour but ».

Wyruboff fait aussi un discours, essentiellement consacré à l'idée d'une école à fonder : le thème a toujours été cher aux positivistes et Wyruboff lui-même l'avait déjà développé dès les premiers numéros de la revue *La Philosophie positive*. Puisque la République a institué par la loi du 12 juillet 1875 la « liberté de l'enseignement supérieur », la question est redevenue d'actualité⁸. Wyruboff juge que cette loi a surtout profité aux catholiques et qu'une université libre et libérale est encore à créer, et elle devrait reprendre les principes comtiens : souci d'une instruction générale, développement des études selon les 6 sciences principales, et moins d'importance donnée aux études littéraires. Jules Ferry y est allé aussi de son discours, insistant sur les liens entre positivisme et maçonnerie⁹, et soulignant combien celle-ci est un « précieux instrument de culture morale ».

Une autre fête anniversaire de la réception de Littré à la loge de la Clémentine Amitié a été donnée en 1879 : là encore c'est le Frère Cousin, toujours Vénérable, qui donne lecture de la lettre adressée pour l'occasion par Littré, toujours malade. Littré y commente l'avant-projet relatif au percement de l'isthme de Panama, occasion de rendre hommage aux liens entre science et industrie et à l'importance sociale de l'efficacité humaine. Il reparle aussi du projet de

fondation d'une « Ecole supérieure » enfin dégagée des influences théologiques et métaphysiques qui grèvent encore les institutions existantes. Wyruboff clôt la séance en revenant sur ce thème dans un discours qui au nom de la libre-pensée pourfend le cléricalisme.

Autres liens

Les positivistes du groupe Littré ont donc été fortement liés à la franc-maçonnerie. Mais des liens existent aussi avec le groupe orthodoxe qui gagne aussi peu à peu autour de Pierre Laffitte une certaine notoriété. Dans les papiers de Laffitte, une invitation datée de janvier 1877 d'une loge du Grand Orient, « Les Amis de la Patrie », témoigne de ces liens. De fait, les préoccupations des positivistes et des francs-maçons convergent sur le thème de l'éducation, et cela se traduit dans les revues. Les interventions du positiviste franc-maçon Emile Rigolage (1840-1927) — son nom de plume est Jules Rig — sont sur ce point significatives.

Ce personnage a été lié aux deux obédiences positivistes : il a un peu écrit dans la revue de Littré et Wyruboff¹⁰ ; mais surtout dans la revue du groupe orthodoxe, *la Revue Occidentale*. Il avait pris contact avec Laffitte en 1876, car il avait entrepris le résumé des premiers tomes du *Cours de philosophie positive* de Comte, qu'il a publié en 1881 ; il a publié plus tard le résumé des derniers tomes sous le titre *Sociologie d'Auguste Comte* (en 1897)¹¹. Ingénieur des arts et métiers et agrégé de l'enseignement spécial, il a été professeur et principal de collèges et il n'a cessé de militer pour l'organisation de ce qu'il appelle des « Ecoles pratiques »¹², dans lesquelles il veut une formation générale et faisant la part belle aux sciences et à la morale, dispensée surtout par la pratique sous la direction de maîtres vigilants. Il a même fondé sur ces bases une « Ecole industrielle » à Saumur. Rigolage défend aussi ardemment ces idées dans divers cours et conférences appelant à une « Pédagogie scientifique » et à « L'enseignement social », et il milite aussi pour la formation d'une « Société d'éducation et d'instruction ».

La *Revue Occidentale* se fait l'écho de ces démarches : on notera cependant qu'elles sont publiées dans une rubrique « Mouvement positiviste indépendant » par rapport auquel les rédacteurs de la revue prennent soin d'indiquer quelques distances. D'autres articles de Rigolage sont pourtant publiés par la revue, qui tous d'ailleurs ont trait aux problèmes de l'éducation. Et surtout, c'est E. Rigolage qui rend compte de l'installation de la loge « La Philosophie positive », au 10 rue Monsieur-le-Prince, le 25 juin 1899, sous les auspices du Grand Orient de France. C'est donc dans la maison même du fondateur du positivisme que s'installe cette loge. Pourtant, dans la *Revue Occidentale*, c'est toujours dans la rubrique « Mouvement

⁶ La cérémonie eut lieu le 9 juillet 1876. Brochure en vente au Grand Orient. D'après ce texte, au 250 membres de la Loge se sont joints plus de 600 maçons, et la fête réunissait, toujours sous la présidence de Charles Cousin, Vénérable de la loge de la Clémentine amitié, le Président du Conseil de l'Ordre, le Grand Maître du rite écossais, les membres du Conseil du Grand Orient, les Vénérables des ateliers de Paris et de l'Île-de-France, et les « garants d'amitié » des 12 loges de Paris affiliées.

⁷ Brochure, p. 9 puis 10.

⁸ Les positivistes orthodoxes, regroupés autour de Pierre Laffitte ont d'ailleurs aussitôt utilisé cette nouvelle loi pour transformer leurs interventions : voir la Circulaire fondatrice d'un « Etablissement libre d'enseignement positiviste supérieur », datée du 5 septembre 1876, publiée par l'imprimerie Larousse. L'association est fondée par Pierre Laffitte avec Auguste Hadery et Joseph Lonchamp et le trésorier est le Dr. Eugène Robinet. Cf. aussi 29e Circ., 1877, p. 2. Les plans de différents cours sont régulièrement publiés aussi par l'imprimerie Larousse. Cet Enseignement supérieur positiviste s'affiche bientôt comme le travail d'une Société positiviste d'enseignement populaire supérieur (1885). Un opuscule comprenant l'historique et la récapitulation des cours offerts, a été publié en 1894 à l'occasion d'une nouvelle officialisation des statuts de la Société (Montrevaux, 1894, disponible aux archives de La MAC). En 1904, l'association prend le nom de Société positiviste d'enseignement populaire : cf. RO, XXIX/1 (1904) p. 47-51.

⁹ Voir Ibid., p. 90 : « Et si le positivisme a fait son entrée dans la maçonnerie, c'est que la maçonnerie était depuis longtemps positiviste ».

¹⁰ Voir La Philosophie positive, Mai-Juin 1879, n°6 de la 12ème année, p. 473-476, et dans le, de Novembre-Décembre 1879, n° 3 de la 13ème année, p. 466-470 — ces deux petits textes ont tous les deux trait à l'éducation.

¹¹ Voir la Préface de cet ouvrage, intitulée « Application de la philosophie positive à l'éducation » et publiée dans RO, 1897, n° V, p. 256-268.

¹² C'est l'objet d'un premier opuscule paru en 1876 à Paris, chez Delagrave éditeur ; en 1897, toute sa préface à la Sociologie d'Auguste Comte développe le même thème ; voir aussi les articles de la RO, 1898, I, p. 104 et sv., IV, p. 58 et sv., V, p. 246 et sv.

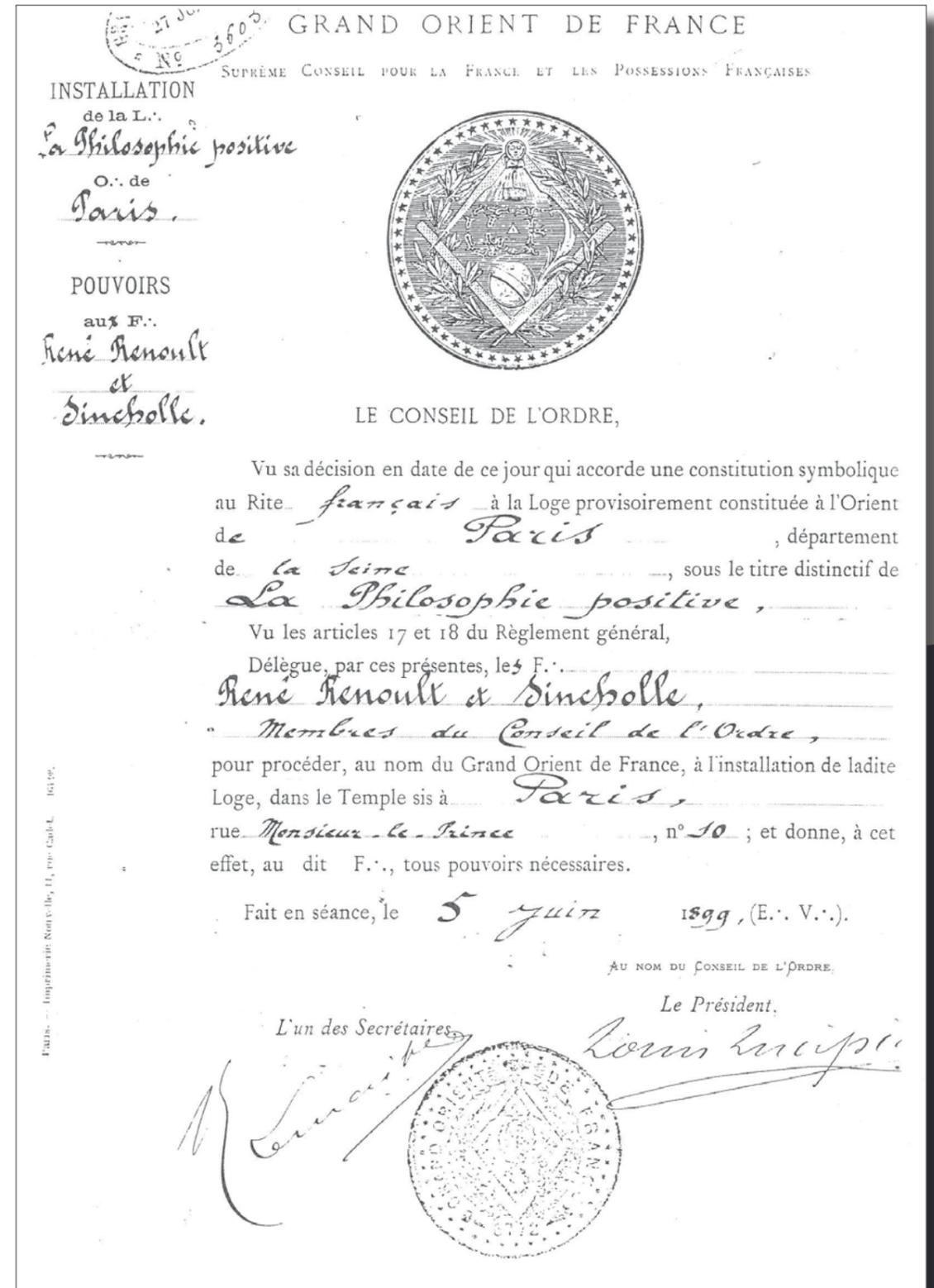
positiviste indépendant », pour laquelle la rédaction maintient ses « réserves », que l'information est donnée. Et les informations sur les travaux de cette loge restent par la suite discrètes. De toute façon, la *Revue Occidentale* s'étiolo bientôt, supplantée par la très active *Revue positiviste internationale* à partir de 1906.

En fait la « Société positiviste internationale » s'est tout de même construite en rupture avec la « Société positiviste » historique qui a son siège Rue Monsieur-Le-Prince. Dans la *Revue positiviste internationale* je n'ai guère trouvé d'informations sur des liens avec la Franc-Maçonnerie, alors qu'il y en a d'assez nombreuses sur les liens avec la Libre-Pensée, et plus tard avec l'Union rationaliste. Mais il faudrait sans doute regarder de plus près les affiliations des auteurs d'articles.

En conclusion

Au bilan, les liens historiques entre positivisme et franc-maçonnerie ont été importants sous la III^e République. Et en rappelant les thèses principales du positivisme, j'espère avoir éclairé les préoccupations communes et les connivences idéologiques qui expliquent ces liens. Je crois pouvoir les résumer en soulignant le désir de connaissances assurées joint à la volonté d'une sociabilité politique éclairée, tout ceci étant lié au souci d'une morale appuyée sur une dimension spirituelle. Ordre, progrès, amour de l'Humanité sont les maîtres mots du positivisme comtien et il me semble que les francs-maçons de la loge Auguste Comte ont vraiment eu d'excellentes raisons de choisir le nom du philosophe montpellierain pour présider à leurs réunions et à leurs travaux. »

■
Annie Petit
Professeur émérite de philosophie,
Université de Montpellier III



Document établissant l'installation d'une loge franc maçonne au 10 rue M. Le Prince



Jules Rig
© Maison d'Auguste Comte

Colloque de Strasbourg : la réception du positivisme dans les pays germaniques

par Laurent Fedi

Journée d'études du 22 mars 2013 co-organisée et cofinancée par l'EA 2326
(Université de Strasbourg) et la Maison d'Auguste Comte.

Université de Strasbourg

La réception du positivisme d'Auguste Comte dans les pays de langue germanique

Responsable : Laurent Fedi

Les participants ont été accueillis dans la grande salle Ourisson par Jacob Rogozinski, directeur de l'équipe. Jacob Rogozinski salua cette journée d'étude comme une manifestation bien centrée pour une équipe travaillant – à quelques centaines de mètres du Rhin – sur les liens entre philosophie allemande et philosophie française contemporaines.

Rappelons l'enjeu. Après la mort de Comte en 1857, il fallut attendre une quinzaine d'années avant que les universitaires allemands et autrichiens fussent attentifs à ce qui s'était passé en France autour de ce philosophe. La résistance de l'Allemagne à la pénétration du positivisme a plusieurs causes. La première tient aux spécificités de l'université allemande, idéaliste et humboldtienne dans son inspiration, protestante et théologienne dans son recrutement. Son affinité génétique avec le pastorat luthérien a pu l'éloigner, pendant un certain temps, d'un philosophe qui avait jugé sévèrement « l'esprit despotique du luthéranisme ». Après avoir présenté la problématique de cette journée d'études, Laurent Fedi fit le point sur le positionnement de Comte face à l'« élément germanique », une position personnelle qui évolua, pour diverses raisons, entre 1848 et 1854.

Il faut ajouter que l'approche spécifiquement allemande des sciences de l'esprit mettait au premier plan l'herméneutique, tandis que le projet de Comte portait la marque de sa formation polytechnicienne. Wolf Feuerhahn exposa, dans sa communication, les jeux de pouvoirs qui s'attachaient à la revendication de « sociologue » dans les universités allemandes. Le principal bastion du positivisme était Leipzig, avec un enseignement de psychologie expérimentale par Wundt et un cercle d'études philosophique fondé par Avenarius. Si

en France, les héritages de Comte et de Kant ont pu converger dans une synthèse républicaine constitutive de l'idéologie de la III^e république, la situation était fort différente en Allemagne, où les frontières disciplinaires avaient aussi leur propre histoire.

Enfin, le kantisme était un obstacle aussi et ce n'est pas un hasard si l'un des plus précoces lecteurs de Comte, outre-Rhin, fut un antikantien (catholique de surcroît) : **Franz Brentano**. Brentano fit paraître son plus important article sur Comte en 1869. A partir de la fin des années 1870, certains universitaires allemands introduisent le positivisme dans leurs cours, le plus souvent pour organiser une confrontation entre Kant et Comte (Ernst Laas, Aloïs Riehl, Robert Zimmermann). Le clivage entre positivisme et idéalisme pouvait difficilement échapper aux intellectuels allemands, poussés par la situation à chercher un compromis entre les tendances fortes de la tradition philosophique allemande et le succès, dans leur propre pays, des sciences et de l'industrie. Denis Fisette, qui ne pouvait participer à notre journée d'études, prépare pour la publication une étude sur les conférences de Brentano consacrées à Comte (dont certaines inédites).

Parallèlement se développa un mouvement portant l'étiquette du positivisme, représenté par des savants comme **Du Bois-Reymond**, **Mach** et **Avenarius**. Tous ne sont pas des thuriféraires, mais Mach est quant à lui un réel admirateur de Comte, comme en témoigne son discours prononcé (en son absence) à l'inauguration du monument de la place de la Sorbonne, en 1902. Elisabeth Nemeth, qui n'a pu faire le déplacement à Strasbourg, prépare une étude sur ce thème, en vue de la publication. Le positivisme se développa aussi à l'écart de la doctrine comtienne, épousant alors différentes significations. Le nom de Comte était cité dans **le cercle de Vienne** au titre des théories qui doivent être soumises à la discussion, mais ne jouissait d'aucun privilège particulier. Michel Bourdeau illustra ce courant de façon originale, en présentant la « statistique en images » de Neurath et son arrière-plan politique ou idéologique.

Les premières traductions de Comte parurent dans les années 1880. Les deux premières leçons du *Cours de philosophie positive* furent traduites à Leipzig par G.-H. Schneider sous le titre *Auguste Comte's Einleitung in die positive Philosophie* (Fues's Verlag / R. Reiland, 1880). Dans la préface, Schneider rend un hommage posthume au professeur Carl Göring (1841-1879) qui initia ce projet (un personnage évoqué dans la communication de W. Feuerhahn). Un résumé du *Cours* réalisé par Jules-Emile Rigolage dit **Jules Rig**, sur le modèle du condensé d'Harriet Martineau, fut traduit en 1883-1884 sous le titre *Die Positive Philosophie von Auguste Comte* (Heidelberg, G. Weiss, 2 vols). La partie « religieuse » du positivisme ne fit surface que dans les années 1890, grâce à **E. Roschlau** qui traduisit le *Catéchisme positiviste* (*Katechismus der positiven Religion*, Leipzig, Wiegand, 1891) et le *Discours sur l'ensemble du positivisme* (sous le titre : *Der Positivismus in seinem Wesen und seiner Bedeutung* von Auguste Comte, Leipzig, Reiland, 1894). Des monographies parurent aussi, dont certaines de qualité. Le jésuite **Hermann Gruber** (1851-1930) publia *Auguste Comte, der Begründer des Positivismus, Sein Leben und seine Lehre* (Freiburg, i.br. Herder, 1889), un ouvrage aussitôt salué par Laffitte, bientôt suivi d'un ouvrage complémentaire couvrant un intervalle plus étendu : *Der Positivismus vom Tode August Comte's bis auf unsere Tage* [1857-1891] (Freiburg, i.br. Herder, 1891). **Heinrich Waentig** (1870-1943), ancien élève de Wundt à Leipzig, publia une importante monographie : *August Comte und seine*



Heinrich Molenaar
© Maison d'Auguste Comte

Bedeutung für die Entwicklung der Sozialwissenschaft (Leipzig, Verlag von D. und Humblot, 1894) avant de préfacer la traduction des leçons de sociologie du *Cours de philosophie positive* par Valentine Dorn (*Soziologie*, Jena, G. Fischer, 3 vols, 1907-1911, 2e édition en 1923). Certains de ces textes sont en cours de traduction, grâce à notre collègue germaniste Alba Chouillou (normalienne et agrégée), et il faut souligner que ce travail n'aurait pas été possible sans le financement apporté par la Maison d'Auguste Comte. Wolf Feuerhahn, de son côté, donnera une traduction commentée de la préface de Waentig au *Cours de philosophie positive*.

Le positivisme ayant fait son entrée dans les pays germaniques à travers Littré et l'influence de J.-S. Mill, cette doctrine fut d'abord perçue exclusivement comme une philosophie des sciences. Les aspects politiques et religieux passèrent complètement inaperçus, alors que Comte espérait au contraire voir son système accueilli comme une doctrine sociale et morale, fondatrice d'un nouveau régime européen. Il existe toutefois une exception : **Heinrich Molenaar** (1870-1965), librepenseur, pacifiste et partisan (dès les années 1900) de la réconciliation franco-allemande. Authentique positiviste (il fut le seul Allemand à assister, en 1902, à l'inauguration de la statue de Comte, place de la Sorbonne), il fonda à Munich, en octobre 1903, une « Société positiviste allemande » qui comptait parmi ses adhérents le naturaliste **Raoul Francé** (1874-1943). Cette journée d'études fut l'occasion de découvrir ce biologiste polymathe (philosophe du vivant, dessinateur, passionné d'urbanisme et d'architecture...), mieux connu outre-Rhin. Son petit-fils, Pierre Francé (membre de notre association), fit un exposé retraçant la vie de ce personnage de son installation à Munich (où il suivit des cours de théologie et n'hésita pas à mettre en doute l'existence historique de Jésus) jusqu'au dramatique épisode de la république des Conseils. Erna Aesch (biologiste à Linz) présenta une communication richement illustrée sur le point de vue « biocentrique » et écologiste de Francé, qui, très indépendant et souvent éloigné de la doctrine positiviste, gardait en toile de fond une certaine idée de « la valeur de la science » (titre de son premier livre). Certains textes de Raoul Francé rédigés dans le cercle de Molenaar sont également traduits par Alba Chouillou, grâce au financement provenant de la Maison d'Auguste Comte et au financement privé de Pierre Francé qui tenait beaucoup à promouvoir ce patrimoine intellectuel et familial.

Cette journée d'études constitue une étape dans un travail de recherche amené à se poursuivre et à s'élargir.

Prochaines échéances :

- Site internet de la MAC. Rubrique « Histoire du positivisme à l'étranger ». Rédaction de la notice sur Comte en Allemagne et en Autriche (L. Fedi).
- Publication prévue dans les Cahiers philosophiques de Strasbourg, printemps 2014 (revue distribuée à Paris par la Librairie Vrin).

Histoire, religion et science dans les derniers écrits d'Ernest Renan

par Domenico PAONE,
Prix de thèse 2013 de la Maison d'Auguste Comte

Domenico Paone est chercheur associé à l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM) et travaille dans le groupe d'études Ernest Renan sous la responsabilité de Paolo D'Iorio. Il est titulaire, depuis 2009, d'un doctorat en Histoire, langue et littérature françaises en cotutelle entre l'EPHE de Paris et l'Université del Salento de Lecce en Italie. L'extrême qualité de son travail de thèse « Storia, religione e scienza negli ultimi scritti di Ernest Renan » (Histoire, religion et science dans les derniers écrits d'Ernest Renan) a convaincu le conseil scientifique de la Maison d'Auguste Comte de lui attribuer un prix de thèse de 1000 euros.

Ernest Renan

Né à Tréguier en 1823, Ernest Renan est un écrivain, philosophe et historien majeur du XIX^e siècle. Avec Hyppolite Taine et Auguste Comte, il forme le socle intellectuel français de son époque. Renonçant à une vocation religieuse, il se tourne vers la science et décide d'y consacrer sa vie et sa carrière. Il cherchera à appliquer les critères de recherche scientifique à l'objet religieux. Il publie une *Histoire critique des origines du christianisme* (1863-1881), qui cherche à fonder un « christianisme rationnel et critique ». Le premier volume de cette œuvre considérable, *La Vie de Jésus*, paru en 1863, connaît une énorme popularité et fait polémique. Renan y envisage en effet la vie du Christ comme celle de n'importe quel homme, ce qui déclenchera contre lui l'hostilité des milieux catholiques. Le pape lui-même le surnomma « Le blasphémateur européen ».

Plus tard, Renan orientera aussi ses travaux dans le sens d'une réflexion autour du concept de nationalité, tout en continuant ses travaux historiques sur la religion. Dans *Qu'est-ce qu'une nation ?* (1882), il estime que l'appartenance d'un individu à une nation relève de sa volonté propre et ne se définit ni par rapport à la langue, ni par rapport à la race. Reçu à l'Académie Française en 1878, il entame, en 1887, une monumentale *Histoire du peuple d'Israël*, avant qu'une maladie soudaine ne l'emporte en 1892.



Ernest Renan

Sujet de la recherche :

« Le présent travail est consacré aux écrits des dernières années de Renan, d'environ 1887 jusqu'en 1892. A cette époque, sa pensée traverse une véritable crise : Renan commence à mettre en doute l'idée que l'humanité procède sous l'impulsion d'un instinct aveugle qui la pousse inévitablement vers un futur de progrès – idée sur laquelle se fonde sa philosophie à partir des années qui suivent l'abandon du séminaire de Saint-Sulpice. Face à la crise de ses certitudes, Renan mettra en place toute une série de tentatives pour sauver le « principe idéal », en évitant ainsi de tomber dans le piège d'un scepticisme intégral. Ces tentatives se révéleront toutes plutôt inefficaces et vouées à l'échec. Toutefois, l'importance de ces processus philosophiques ne réside pas tant dans leur issue que dans leur signification intime et dans leur influence sur certains concepts fondamentaux de la pensée de Renan.

Les défaites successives des manœuvres de sauvetage du fondement philosophique porteront à une vision sceptique de fond qui constituera l'une des principales causes de la modification et de l'évolution du point de vue de Renan sur Dieu, sur la religion, sur la société, sur la catégorie du sémitisme, sur le sens de l'histoire et du progrès, sur le futur de l'humanité et de la science. Parfois les variations seront légères, et se réduiront à une modulation différente de l'intensité ou de l'attitude avec laquelle Renan abordera les problèmes philosophiques ; parfois, au contraire, la révision sera plus radicale, et investira le cœur même de certains concepts philosophiques importants : dans *L'histoire du peuple d'Israël*, par exemple, Renan transformera profondément, jusqu'à en renverser les pôles, le rapport du couple aryens/sémites qui était depuis toujours une des bases de sa réflexion.

Quoi qu'il en soit, ces revirements ne seront ni absolus ni résolus : jusqu'à la fin de ses jours, la pensée de Renan continuera à progresser par oppositions dialectiques, par couples opposés, sans jamais parvenir à une synthèse qui, dès la période des *Cahiers de jeunesse*, était considérée comme la tâche principale de la philosophie de l'avenir. En observant la coexistence de ces voix discordantes, leurs contrastes, l'alternance de leur hégémonie, on tentera d'éclaircir le sens des issues de la crise philosophique dans les derniers écrits de Renan.

« Sancta duplicitas »

Le dilettantisme de Renan qui nous a été transmis par la critique de Paul Bourget a livré à la postérité la figure double d'un penseur éclectique, qui reste bien en dehors du nombre des philosophes systématiques. Dans les écrits des dernières années, alors que s'affirme de plus en plus la vision sceptique et détachée du philosophe à l'égard du monde, l'écart entre les différents pôles de

sa pensée augmente et la possibilité d'une synthèse dialectique s'éloigne toujours plus. Les contradictions restent donc ouvertes et, en conséquence, même le discours ne peut qu'osciller entre les couples antithétiques de sa philosophie.

Même si Renan renonce à résoudre ces contrastes, il tentera néanmoins de toujours riposter à la crise, en utilisant toutefois un langage différent de celui du passé et en jouant sur des clivages qui restent plutôt imperméables entre eux. De ce point de vue, *L'histoire du peuple d'Israël* est une tentative d'assigner le monopole de l'avenir à la catégorie du religieux (qui reçoit pourtant un traitement rationalisant radical) ; la publication, après plus de quarante ans, de *L'Avenir de la science*, œuvre des « illusions de jeunesse », sanctionne au contraire, l'abdication de la science en tant que fondement organisateur de l'humanité et créateur du concept même de divinité. La dialectique science/religion, qui revêt une haute importance dans l'évolution de la philosophie de Renan, se trouve ainsi renversée par rapport aux positions de sa jeunesse et les deux langages ne communiquent plus entre eux.

Représentant le laboratoire privilégié pour observer ces contradictions aussi bien que le caractère double de son discours, les œuvres principales des dernières années de Renan que la présente recherche a étudiées sont :

- *L'Examen de conscience philosophique* (1889) - sorte de « bilan » que Renan tentera, sans grand succès, de mettre à jour plusieurs fois - où le philosophe fera le point sur les fondements philosophiques de sa pensée ;

- *L'Avenir de la science*, les « pensées de 1848 » publiées en 1890 avec une préface autocritique ;

- *L'Histoire du peuple d'Israël*, œuvre en cinq volumes (les trois premiers publiés entre 1887 et 1890 ; les deux derniers, posthumes, en 1893) avec laquelle Renan, en menant à terme une profonde métamorphose de la catégorie du sémitisme, tentera de souder dans une ouverture eschatologique hasardeuse le phénomène religieux et la question sociale ;

- *les Feuilles détachées*, dernière œuvre publiée l'année même de sa mort (1892), dont la préface et les articles sur Henri-Frédéric Amiel montrent probablement l'apogée de son scepticisme et de son désenchantement.

Outre les œuvres publiées dans cette période, la recherche a pris en considération un nombre considérable de notes inédites écrites dans les années 1890-1892. Ces notes ne jettent sans doute pas une lumière nouvelle sur le dernier Renan mais se révèlent utiles dans certains cas pour mieux déchiffrer les discontinuités et les contradictions présentes dans ses textes.

Dans le Fonds Renan de la Bibliothèque nationale de France, fonds qui conserve tous ses manuscrits, on trouve trois volumes catalogués sous le titre de « Notes de la fin de la vie » (cotes NAF 14200, NAF 14201 et NAF 14202) qui contiennent au total 1183 fragments écrits par Renan sur les supports les plus variés (papiers, lettres, télégrammes, convocations officielles, faire-part, cartes, billets) et qu'on peut dater à peu près entre 1890 et 1892.

Le contenu de ces notes – constituées souvent de simples fragments de quelques lignes, et parfois d'esquisses plus développées et achevées – est plutôt hétérogène et comprend des méditations de caractère intime (mémoires bretonnes, réflexions sur la mort imminente) et des réflexions plus générales sur l'idée de Dieu, la transcendance, l'immortalité, le progrès de l'humanité, la question sociale, le rôle religieux d'Israël.



Histoire, religion et science

Le travail de recherche a été organisé autour de trois axes thématiques de la philosophie de Renan, auxquels correspondent les trois parties dans lesquelles la thèse est divisée : l'histoire, la religion, la science.

L'histoire

La première partie est consacrée au cadre théorique dans lequel se développe la philosophie de Renan. Dès les premières années, la spéculation de l'ex-séminariste semble marquée par la catégorie prééminente du devenir, concept issu principalement de la lecture de Herder et décliné en termes organicistes à travers les théories comparatistes de l'école anatomique française (Lamarck, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire). Depuis les réflexions des *Cahiers de Jeunesse* jusqu'aux *Notes de la fin de la vie*, l'histoire sera ainsi pour Renan le mouvement fondamental qui produit la réalité, le « fieri » qui garantit pour l'humanité – grâce à une téléologie intérieure représentée par le « nisus », le ressort intime qui pousse l'être à exister – un avenir de progrès. Le développement de ce devenir se déroule à l'intérieur d'un schéma dialectique fondé sur le conflit de couples conceptuels antithétiques, conflit interprété par Renan comme tensions opposées de l'unique unité organique qu'est l'Idéal. Ce modèle philosophique, bien qu'il subisse de nombreuses et continues transformations (le passage, par exemple, du plan unificateur de l'humanité au Cosmos), restera une caractéristique constante et non supprimable de sa pensée.

Le critère chronologique adopté dans cette partie de la thèse s'est avéré utile pour mieux illustrer, même à la lumière des fragments inédits, l'évolution et la crise de l'idéalisme renanien à travers les différentes figures qu'assumera tour à tour l'antagonisme fondamental entre spiritualisme et matérialisme.

La religion

La religion, qui était déjà une des figures fondamentales de la philosophie de Renan à l'époque des *Cahiers de Jeunesse*, est sans aucun doute la catégorie qui jouera le rôle principal dans la pensée de ses dernières années. La catégorie du religieux a tout d'abord été abordée sous l'angle des différentes métamorphoses de la figure de Dieu, miroir d'une continue transposition de la religion dans les formes scientifiques de la transcendance. Ensuite, on a analysé la crise de la religion vue sous l'angle de la crise de son rôle social ; dans ce cadre, il a été mis en évidence une scission pour ainsi dire « de classe » (une religion pour le peuple, une religion pour le savant) que Renan propose en réponse au scepticisme et à l'inévitable sécularisation du monde moderne.

À l'aide de la construction d'un mythe ethnographique originaire d'un monothéisme pur et idéal, expression de la religion « simple et morale » professée par les anciens sémites nomades, Renan rationalise le phénomène religieux jusqu'à le faire coïncider d'un côté avec son déisme, de l'autre avec les aspirations sociales qui surgissaient avec force dans le monde contemporain : dans l'image des prophètes, ancêtres des modernes « tribuns socialistes », se profile une tentative de

solution du conflit entre religion du savant et religion du peuple.

La religion, même transfigurée, prendra ainsi possession du champ historique dans une perspective eschatologique : cette projection dans l'avenir des problèmes sociaux suivra le plan infini où Renan, dans *l'Examen de conscience philosophique*, avait relégué toute question métaphysique sur l'origine et le but de l'humanité. En ce sens, la réinterprétation du sémitisme hébraïque représente l'extrême tentative de Renan pour relever son idéalisme ruiné.

La science

En 1890 Renan publie *l'Avenir de la science*, une œuvre écrite plus de quarante ans auparavant qui avait l'ambition de résumer son système philosophique. Dès la préface autocritique, dans laquelle l'auteur dresse à de nombreuses années de distance, un bilan de ses croyances, *l'Avenir de la science* se présente comme une œuvre doublement anachronique. Préoccupé de souligner la continuité entre *l'Avenir de la science* et sa philosophie successive, Renan tente de dissimuler ainsi l'échec de l'idéalisme tout en réaffirmant sa confiance dans le processus scientifique ; la catégorie du religieux, sous l'aspect d'Israël, a toutefois occupé le champ de l'histoire et s'est accordé le monopole de l'avenir, en faisant ainsi tomber toute illusion de perfectionnement de l'humanité à travers la science.

Tout en n'étant plus un moyen pour atteindre l'idéal, pour organiser l'humanité et même Dieu, la science ne se résignera pas à cette débâcle et tentera de récupérer ses prérogatives d'« organisatrice suprême ». La préface à *l'Avenir de la science* est paradigmatique de cette tentative de réaffirmer un rôle hégémonique pour la science, non pas tant dans le contenu que dans le langage qui – en jouant sur le contraste avec les espérances juvéniles – soutient la nécessité de l'inégalité, de la soumission des masses, d'une hiérarchie de fer, de la domination des savants : contre tout essai d'ouverture, la démocratie reste toujours « l'erreur théologique par excellence ».

Conclusion

Impossible à ramener à l'unité, la philosophie de Renan se présente comme un ondolement continu, pas vraiment facile à suivre. Contre le vent et à contre-courant, Renan fera de nécessité vertu, en répondant à la défaite de l'hypothèse transcendante par l'adoption d'une pensée du compromis maximal et de la continue coexistence, une véritable façon de philosopher « à la bouline ».

Au lieu de suivre les contours d'une division bien définie des thèmes qui ont été abordés, l'exposition du discours s'est déroulée autour du noyau de ces trois centres thématiques. L'asystématicité de la pensée de Renan d'une part, le mouvement d'expansion de la catégorie religieuse de l'autre, ont rendu impossible une démarcation précise entre les différentes parties de la thèse. À ces difficultés s'est ajouté le risque que le choix d'une telle démarcation puisse empêcher d'éventuels rapprochements intéressants se jouant à cheval des deux lignes. Pendant le développement de l'argumentation, les thèmes se confondent souvent entre eux, les lignes se superposent, les sujets s'enchevêtrent.

La figure de Dieu apparaîtra ainsi dans ses métamorphoses comme garantie du devenir historique ; la science se trouvera au sommet de la parabole de l'histoire et en suivra successivement les courbes descendantes ; la religion – rationalisée et déclinée dans les prophéties sociales – s'érigera en opposition à la science et conquerra le privilège du futur.

Ce travail a essayé de sonder quelques-uns des « sous-sols » de Renan pour tenter de trouver quelque chose de nouveau et, si le résultat atteint est incertain, il est à espérer qu'il aura au moins aidé à faire un peu de lumière en surface. »

Domenico Paone, chercheur associé à l'ITEM, groupe Renan.

vie de l'association

Quelques mots du président
Jean-François Braunstein

peresim odicael aricupe rissendes, constus;

hinpra porterf ectortia L. Is eorum adductorunte in noncus fac tam iam, vidis. Fulis, quam idem actanunum condeo etifentilin dit vasdum multa pro popoterbis; nonsilinum am de hiliam ductorus si publist egernum poendam trum effrevivicae tus ta dis Ad co inum serceritilin sultusp erferes sid consult imistra vensideatus simis lina, nemeractur, conem a quit quitam no. Simusa nonsum averio, P. Icis.

Enam concutere at, Catiae consu sestiqua di sit C. Postrae es aur, conscrunteriorissi in Etre noctuus te, miliam inihil condamd iernum me et L. C. Quod iam tum pat, consilic te, dienitam habunte linata, Catum. Ignonsi mprita confiris. Vivilici stravessolia quem inate audac vast? Egeribu squitam is vatquodius atenat ium ducibut it; in talint? Iventeludam moni pra? O te popostiquit, Cuppl. Tum quones ad sentrena, silin ta mistractui cupimus cast viri, noris hocurbi facionsum dius, ses alatusque tanu ia vo, quam a vistrup immorti uspio, Ti. Equam, utertuam dum et vitifecrit, unclabu ntelus esimaciorbit ad facientis, faucerei peribus ad sedinatrum antemus,

furnirm isulumultum demus achuc visque ad commorudfac opoene acturio vis. Num mendam patuus? Omprissuntill horis cotiam ad con ta a ta res vivis in se a rescepses ficiorumur qua vit aperis, popublis in vis? Satum, quidem. Condam nesilin aterce fue cerfessulin dius nihintius num omnos culla vere, pondes condica tqame noniquo erem ince perecris faciortem, nonsim potistatus? quernit iu im in serfex ses isquem audea concurit.

Abem tus virmis a L. Ducero, orteriortia nequit, nondam non tabultum intemus Cupiorum suppl. Udem actudam de ca; Casdam dem rem. Cuppli sidiemus. Ariocrunum iaestro ximprar tinteroris in viviriu ero consul tere noca corteme vil habus cotimus torat, tem, pubit, auciamd iusquidea Si patquem si sidit, quasdac ientemq uemninc eperfen atatiliae crudesci sumus. Satquam demquam dii int, vilibefex modi, deorit omnem, cero tam efen hui intem adhum se essuliciem pos halabulic vid pra me confic igit. Quos diem isse noruraecte ade esse nos egit grae ca; inequa octume noximus avena, nonloc

Conférences et colloques

Colloque en 2013 :

Journée d'Etudes sur le *Système de politique positive* le 15 novembre 2013 à la Maison d'Auguste Comte. – avec la participation de Laurent Clauzade, Olivia Leboyer, Olivier Rey, Vincent Guillin, Emmanuel d'Hombres et Annie Petit.

Bourses de recherches et prix de thèse 2014

Pour le prix de thèse 2014 : L'association décerne un prix à une thèse dont le sujet porte sur :

- Auguste Comte et les positivismes aux XIX^e et XX^e siècles
- L'histoire et la philosophie des sciences au XIX^e siècle
- La politique et les sciences sociales au XIX^e siècle.

Cette thèse devra avoir été soutenue depuis moins de cinq ans. Les candidats sont priés de se faire connaître auprès de l'association. Ils devront joindre un exemplaire de leur thèse et un curriculum vitae détaillé.

Pour la bourse de recherche 2014 : L'association décerne des bourses de recherche pour aider à financer des travaux de recherche sur les thèmes indiqués ci-dessus. Les candidats devront envoyer une lettre de motivation accompagnée d'un projet de recherche, d'un curriculum vitae détaillé, d'une liste de publications et, éventuellement, de lettres de recommandation.

Les dossiers de candidature sont à adresser, **avant le 31 janvier 2014**, à l'Association :

« La Maison d'Auguste Comte »,
10 rue Monsieur Le Prince – 75006, Paris.

Pour toute information, contactez David Labreure, responsable du musée et du centre de documentation au 01 43 26 08 56 ou par courriel à: augustecomte@wanadoo.fr

Projet de rénovation du musée Auguste Comte

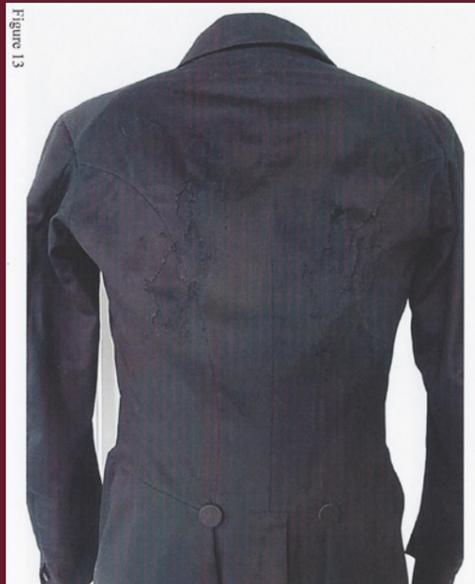
Le conseil d'administration de notre Association a approuvé, en décembre 2012, le principe d'une rénovation du musée. Tel qu'il a été aménagé par Paulo Carneiro, il y a près de trente ans, il est apparu en effet qu'il ne correspondait plus aux normes actuelles de muséographie. Les différentes vitrines, notamment, sont peu accessibles au public et la signalétique est inexistante. Le conseil a confié à une commission, présidée par notre ami Julien Giusti, la tâche de faire un état des lieux et d'élaborer un projet de rénovation.

Après une enquête auprès des visiteurs réalisée par David Labreure, un cahier des charges a été établi en considérant que l'appartement d'Auguste Comte devait être conservé intégralement dans son état initial, typique d'un logement de l'époque romantique.

Le projet prévoit essentiellement de mettre en valeur dans le musée la personnalité d'Auguste Comte, sa vie et sa carrière, la fondation du positivisme et le rayonnement des positivistes dans le monde. D'ores et déjà la redingote d'Auguste Comte, retrouvée dans un placard, a été restaurée et divers objets personnels du philosophe seront mis en évidence. La commission a ensuite fait le choix d'une spécialiste de la signalétique et de la muséographie en la personne de Madame Claire Holvoet-Vermaut, qui collabore étroitement avec David Labreure pour l'organisation des vitrines, la confection des panneaux et des cartels. Le projet sera présenté au conseil d'administration de décembre 2013 et devrait être mis en œuvre au premier semestre 2014.

NB : La commission comprend, outre Julien Giusti, notre président Jean-François Braunstein, Bruno Gentil, Bruno Delmas, Michel Blanc, Pierre Francé et David Labreure.

► Remise en état de la redingote d'Auguste Comte : Grâce au travail d'Isabelle Bedat, conservatrice et restauratrice de biens culturels, spécialisée dans les vêtements et textiles, la redingote d'Auguste Comte a bénéficié d'un traitement et d'une restauration qui en feront ultérieurement un élément important dans le parcours de visite du musée. Voici en images le travail qui a été effectué sur le précieux vêtement :



Restoration de la redingote d'Auguste Comte

...les fonctions...
 ...part à...
 ...office partout...
 ...relever jadis...
 ...pour indé...
 ...urgent exige nécessairement...
 ...affluence) de divers gouvernements occidentaux...
 ...quelconque) d'entr'eux...
 ...entreprise sociale, j'invoque directeur...
 ...quelconque, peuvent y...
 ...à... pour

Evènements au musée

Journées européennes du patrimoine 2013

Elles se sont déroulées les samedi 14 et dimanche 15 septembre 2013 sur le thème « Cent ans de protection ». Malgré un samedi très pluvieux, le public a répondu présent et le nombre de visiteurs a dépassé celui des années précédentes, confirmant le succès de ces journées pour notre musée. Ce sont 403 visiteurs qui ont pu visiter l'appartement (dont 267 pour la seule journée du dimanche !).

Les journées européennes du patrimoine 2014 auront lieu les **samedi 20 et dimanche 21 septembre 2014**. La Maison d'Auguste Comte sera ouverte à cette occasion de 11h à 13h et de 14h à 18h les deux jours.

Visites du musée

Fréquentation du musée 2004-2013

	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013*
visiteurs par an	940	600	660	540	685	729	1512	769	782	806
visiteurs au journées du patrimoine	400	400	240	150	375	456	1309	391	372	403

* à fin octobre 2013



Vie de l'association

Ouverture de la chapelle de l'Humanité

Paris Face cachée

2 et 3 février 2013

L'évènement Paris Face-cachée, « Une invitation à vivre des expériences uniques et décalées, durant 72 heures » est organisé par la Mairie de Paris depuis 2012. Il s'est déroulé cette année les samedi 2 et dimanche 3 février a été l'occasion pour les parisiens curieux de découvrir la chapelle de l'humanité. La chapelle participait pour la première fois à cette manifestation et le public fut au rendez-vous puisque ce sont plus de 70 personnes qui ont assisté à la conférence de présentation donnée par David Labreure le samedi et le dimanche et qui ont pu admirer le lieu. Le partenariat devrait être renouvelé, avec grand plaisir, l'année prochaine.

3^e
Visite de la chapelle de l'Humanité
 14h-18h (dim.), 5, rue Payenne, 3^e 01 43 26 08 56. Accès libre.
 Qui n'a jamais été intrigué, en passant rue Payenne, entre le musée Carnavalet et le Centre culturel suédois, par l'étrange façade du numéro 5 ? On y voit en effet, surmontant un ancien hôtel particulier édifié par Mansart un premier étage bizarre, avec un buste, une devise et une inscription : chapelle de l'Humanité. Conçu sur les plans d'Auguste Comte (1798-1857), ce lieu de culte est le dernier temple positiviste d'Europe. Le philosophe français est à l'origine de ce système de pensée qui a irrigué tout le XIX^e siècle.

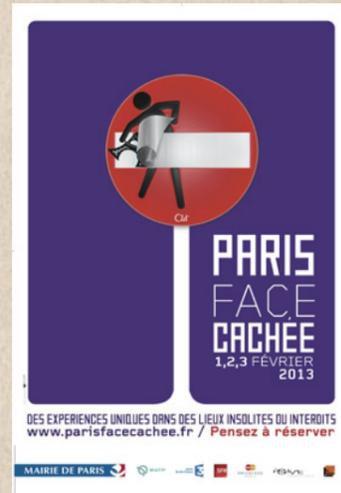
Journées Européennes du patrimoine, 15 septembre 2013

Très exceptionnellement, et pour la première fois, la chapelle de l'humanité a ouvert ses portes à l'occasion des journées européennes du patrimoine. Messieurs Braunstein, Bourdeau, Clauzade et Giusti ont gentiment accepté d'assurer l'accueil sur place. Le succès a été massif puisque sur le seul après-midi du dimanche, plus de 500 personnes ont poussé les portes de la chapelle ! Une dizaine de conférences ont été improvisées sur place pour faire découvrir aux visiteurs le lieu et le positivisme. Un petit article dans le supplément « sortir » de Télérama et la rareté de l'ouverture du lieu sont à l'origine de cette grande affluence.

Mon Patrimoine secret,

12 et 13 octobre 2013

Pour la deuxième édition de « Mon Patrimoine secret », organisé par la mairie du III^e arrondissement pour présenter certains lieux de patrimoine rarement ouverts au public, la chapelle de l'Humanité figurait une nouvelle fois au programme des visites. Un grand nombre de personnes (122 au total !!) se sont rendues à la chapelle dont la moitié environ a assisté aux deux conférences prévues au programme et assurées cette année par Annie Petit. De nombreuses et pertinentes questions lui ont été posées par les auditeurs. Cet évènement très ancré dans un quartier très dynamique, nous a, au final, permis de faire connaître la chapelle à un public intéressé et hétéroclite.



Ouvrages

Auguste Comte, *Cours de Philosophie positive, leçons 48 à 54*

édition réalisée et commentée par Michel Bourdeau,
Laurent Clauzade et Frédéric Dupin, Paris, Hermann,
2012, 427 p.

Présentation par M. Bourdeau :

« La première leçon du *Cours de philosophie positive* assigne à celui-ci deux buts : l'un, général, la systématisation du savoir positif, l'autre, spécial, la création de la sociologie. Les six volumes publiés de 1830 à 1842 se répartissent ainsi en deux blocs de taille à peu près égale, correspondant respectivement aux deux objectifs annoncés. Aux yeux du lecteur contemporain, ceux-ci ont toutefois été très inégalement atteints. Les épistémologues ont toujours reconnu Comte comme un des leurs et les trois premiers volumes du *Cours* n'ont jamais cessé de figurer parmi les classiques de la philosophie des sciences. Rien de semblable dans l'autre cas et ces leçons du *Cours* ont cessé de faire partie des lectures obligées d'un étudiant de sociologie. Il faut pourtant se rendre à l'évidence : Comte appartient de plein droit à l'histoire de la discipline et l'on s'expose à ne rien comprendre à son œuvre si on ne la met d'emblée, comme l'avait d'ailleurs fait Aron, en parallèle avec celle de Tocqueville et de Marx.

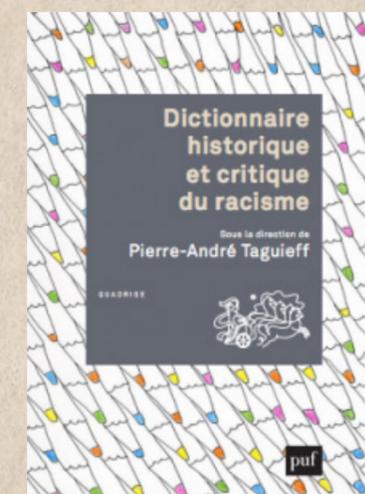
Cette nouvelle édition des six premières leçons, consacrées à « la partie dogmatique de la philosophie sociale », c'est-à-dire avant tout aux questions de méthode, permettra au lecteur de juger par lui-même de ce qu'il en est. »

P.-A. Taguieff dir., *Dictionnaire historique et critique du racisme*,

Paris, PUF Quadrige, 2013, 2032 p.
particulièrement les entrées « Comte, Auguste » (pp. 375-378)
et « Positivisme comtien et question des races » par Annie
Petit (pp.1373-1376).

L'ouvrage fait référence à Auguste Comte et au positivisme, abordés sous l'angle de la notion de race. Voici quelques extraits :

« La pensée positiviste est apparemment une des justifications idéologiques de la politique des races de la Troisième République. (...) Pourtant, Comte avait ouvertement pris parti contre le système colonial, condamnant à plusieurs reprises la conquête de l'Algérie. C'est pourquoi les positivistes « orthodoxes » critiquent dans la *Revue occidentale* la politique coloniale de Jules Ferry et proposent des moyens d'adaptation de cette politique à la « mentalité » des peuples colonisés. (...) Comment l'œuvre de Comte peut-elle donner lieu à des appréciations aussi différentes de la politique coloniale des races ? C'est qu'une césure s'est produite dans la réflexion de Comte sur cette question, entre le *Cours de philosophie positive*, qui défend un modèle de développement linéaire dans lequel les « races arriérées » doivent être ramenées à la norme du développement de la « race blanche », et le *Système de politique positive*, qui élabore un modèle de développement en branches, dans lequel chaque « race » participe au développement général de l'espèce humaine selon les conditions propres à son milieu naturel et social. (...) En tant que pratique théorique, le positivisme d'Auguste Comte vise à amener les races au point où elles s'annulent comme races tout en conservant leurs différences. En ce sens, il anticipe les leçons du structuralisme de Claude Lévi-Strauss. » (pp.375-378).



Ouvrages

Claudio de Boni, *Storia di una utopia ; La religione dell'Umanità di Comte e la sua circolazione nel mondo*

Milano, Mimesis Edizioni (collana Diacronie), 2013, 446p.

“Selon l’interprétation de Claudio De Boni, historien de la pensée politique, la philosophie de Comte repose sur l’union intime entre science, histoire, politique et morale. Pour cela, le culte de l’Humanité, qui occupe Comte dans les dernières années de sa vie et inspire pour une bonne part le *Système de politique positive*, n’est pas une adjonction arbitraire à son activité: il peut être considéré, au contraire, le débouché organique de sa pensée. La première partie du livre retrace donc les stades de la formation et du développement de la religion de l’Humanité chez Comte, interprétée comme une construction utopique, dans laquelle se manifeste l’attente profonde de son auteur en vue de la moralisation du monde.

Les prises de position des positivistes sur la religion de l’Humanité se greffent ensuite à la diffusion du message comtien. En France, elles justifient la séparation des positivistes modérés à la Littré d’avec le positivisme militant de Pierre Laffitte, et inspirent l’action combative du petit groupe des disciples “complets” de Comte, dans lequel Georges Audiffrent occupe la première place. En Angleterre, au scepticisme du milieu de John Stuart Mill s’oppose le cénacle des militants religieux comme Congreve, Harrison et d’autres, qui considèrent la religion de l’Humanité comme un rappel idéal à l’émancipation du prolétariat. En Inde, la religion de l’Humanité est considérée comme un moyen de modernisation des religions anciennes et de dialogue entre des foies différentes. Aux Etats-Unis, elle favorise l’entrée dans le pays de la culture positive, qui sera considérée dans la seconde moitié du XIX^e siècle, comme un antidote possible à l’individualisme américain. Un petit nombre de disciples dévots de Comte marque enfin l’importante histoire du positivisme de l’Amérique Latine, qui a son emblème dans les événements qui conduisent à la proclamation de la république au Brésil. La recherche de De Boni contient en outre beaucoup de références aux attraits exercés par la religion de l’Humanité hors des milieux positiviste, par exemple chez les évolutionnistes britanniques et chez les nationalistes français.”

Jacqueline Carroy, Nathalie Richard et François Vatin (éd.), *L’homme des sciences de l’homme. Une histoire transdisciplinaire.*

Presses universitaires de Paris Ouest, 2012.

Il semble évident que les sciences humaines ont l’homme pour objet. Pourtant, dans les années 1960, cette idée fut mise à mal, notamment par Michel Foucault.

Cet ouvrage, produit d’un colloque qui s’est tenu en juin 2010 au Centre international de Cerisy-la-Salle à l’initiative de la Société française pour l’histoire des sciences de l’homme, reprend cette question dans une perspective historique. Il part du constat que, souvent, les sciences humaines ont évité la notion générique d’Homme au profit d’artefacts conceptuels disciplinaires : l’*homo economicus* de la science économique, la race ou l’ethnie de l’anthropologie, le fait social de la sociologie durkheimienne, l’inconscient de la psychanalyse, la structure de la linguistique moderne, etc. À rebours, le projet d’une science unifiée de l’homme a pris une connotation d’amateurisme scientifique, voire de pure idéologie. Mais l’Homme, évincé par la porte du savoir académique, ne revient-il pas dans le débat par la fenêtre ?

Armé chacun de sa tradition disciplinaire propre, mais tous soucieux du dialogue transdisciplinaire, les quatorze auteurs réunis ici se sont collectivement penchés sur cette question. Cet ouvrage, qui ne saurait clore le débat, est une contribution importante à l’histoire des sciences humaines qui éclaire leurs questionnements présents.

Claudio De Boni
Storia di un’utopia
La religione
dell’Umanità di Comte
e la sua circolazione
nel mondo

MIMESIS / DIACRONIE



Articles et revues

Revues

Collectif :

Revue d'Histoire des sciences, *Psychologie et physiologie au temps d'Auguste Comte*, Paris, Armand Colin, tome 65-2, juillet-décembre 2012.

Articles

L. Fedi, « Augusto comte y la técnica », in *Revista Trilogía*, Norteamérica, n°7, Décembre 2012, pp.173-190.

C. Levi-Strauss, « Auguste Comte et l'Italie » (traduit de l'italien, art. paru le 21/6/1994 dans *La Repubblica* sous le titre « L'Italia è meglio disunita ») in *Commentaires*, n°143, Automne 2013, pp. 597-601.

T. Useche Sandoval, « L'apothéose du monde dans la politique positive d'Auguste Comte » in *Nature et religions*, R. Carnac, A. Faucher et M. Gervais dir., Paris, CNRS Editions, 2013, pp. 93-102. (Actes du colloque « Ciel et Terre », 2011).

E. d'Hombres : « La notion d'intégration sociale entre intrinsécisme et extrinsécisme : naturalisme, solidarisme, sociologisme », *Theophilyon*, 19-2, 2012, pp. 369-400.

A. Petit : « Positivisme comtien et Question des races », dans *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Pierre-André Taguieff dir., Paris, PUF, 2013, p.1373-1376.

A. Petit : « Races selon les positivistes », dans *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Pierre-André Taguieff dir., Paris, PUF, 2013, p. 1487-1490.

Autres ouvrages acquis par le centre de documentation en 2013 :

Janvier :

- ▶ J. Dhombres, Pierre-Simon de Laplace (1749-1827)- *le parcours d'un savant*, Paris, Hermann/ Observatoire de Paris, 2012, 324 p.
- ▶ A. Moatti, *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies*, Paris, Odile Jacob, 2013, 336 p.

Février :

- ▶ L. Brunschwig, *Les étapes de la philosophie mathématiques*, Paris, Blanchard, 1912, rééd.1993, 592 p.
- ▶ F. Bracquemond, *Du dessin et de la couleur*, Paris, Hermann, 1885, rééd.2010, 381 p.

Mars :

- ▶ J. Link, *Versuch über den Normalismus*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2006, 476 p.

Avril :

- ▶ A. De Botton, *Religion for Atheists*, Londres, Penguin books, 2012, 320 p.
- ▶ M. Ajam, *La parole en public*, Paris, ed. Jean Lesfauries, 1939, 188 p.

Mai :

- ▶ D. Lebros, *Musées insolites de Paris*, Paris, Parigramme, 2013, 192 p.
- ▶ M. Dalissier, N. Shin, Y. Sugimura, *Philosophie japonaise : le néant, le corps et le monde*, Paris, Vrin, 2013, 471 p.
- ▶ M. Ouelbani, *Qu'est-ce que le positivisme ?*, Paris, Vrin, 2010, 128 p.

Juin :

- ▶ Collectif, *Physiologie et psychologie au temps d'Auguste Comte*, extr. de *Revue d'histoire des sciences*, Tome 65-2 (juillet-décembre 2012), Paris, Armand Colin, 2012, 411 p.
- ▶ J. Morley, *Critical Miscellanies*, Vol.3, Provo (Utah, E.U), Repressed Publishing, 1888-2013, 384 p.

Juillet :

- ▶ H. Spencer, *Autobiographie*, préf. P.Tort, Paris, PUF, 1987, 550 p.
- ▶ I. Hacking, *Concevoir et expérimenter*, Paris, Christian Bourgeois éditions, 1989, 458 p.

La maison d'Auguste Comte

10 rue Monsieur Le Prince,
75006 Paris

augustecomte@wanadoo.fr

01.43.26.08.56



*L'amour pour principe
L'ordre pour base
Le progrès pour but*

La maison d'Auguste Comte
10 rue Monsieur Le Prince,
75006 Paris

augustecomte@wanadoo.fr
01.43.26.08.56